



Dans les pas de Jongkind en Dauphiné

LE BULLETIN 2021

Janvier 2022 - n° 22

Le mot du président

Chers amis,

Nous avons enfin retrouvé sur le second semestre 2021 un fonctionnement presque normal qui nous a permis de partir à la rencontre de ce haut-lieu de la peinture impressionniste que constitue le triangle Le Havre, Honfleur et Rouen. Vous trouverez dans ce bulletin des comptes-rendus d'une grande précision de ces lieux qui nous ont émerveillés. Que tous les rédacteurs en soient remerciés.

Le succès rencontré par ce voyage en Normandie est une manifestation de l'engagement de nos adhérents pour un fonctionnement dynamique de notre association. J'en trouve également une preuve dans le nombre d'adhérents qui ont volontairement fait un don à notre association alors que nous avons décidé de ne pas faire payer de cotisation 2021 compte tenu de l'année 2020 presque blanche. Cela est reçu comme un très bel encouragement par l'équipe d'animation ainsi soutenue avec constance par les adhérents.

Tout au long de cette année 2021, nous avons également été très sensibles et agréablement surpris par la participation importante des amis de Jongkind aux différents circuits organisés tant à La Côte-Saint-André que dans la vallée de la Bourbre pour découvrir le cheminement du peintre dans nos territoires.

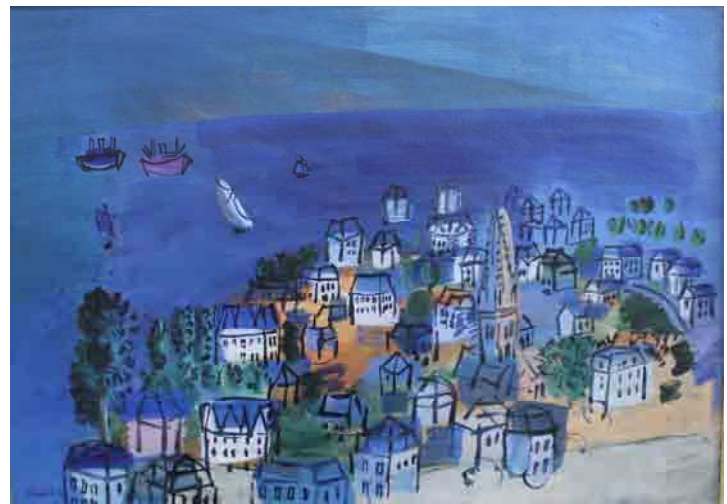
Voilà des indicateurs positifs qui, non seulement valident nos choix en matière d'activités, mais plus largement soutiennent nos orientations générales. « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » n'est pas une association autocentrée sur un peintre, et préoccupée seulement du passé, elle prend appui sur la démarche de cet artiste, tant illustre que fantasque, pour ouvrir l'intérêt à l'art pictural. Tous ceux qui nous accompagnent depuis quelque temps savent que nous offrons toujours la possibilité d'enrichir les sensibilités de chacun et d'avancer collectivement vers

une meilleure appréciation de la place de l'art dans nos vies. Notre souci de faire accéder tous nos adhérents aux richesses des plus grandes institutions artistiques de notre pays aide, sortie après sortie, à s'imprégner des œuvres d'art.

Notre petite association poursuivra sa route en 2022 en gagnant de nouveaux adhérents pour étoffer encore davantage les échanges et la convivialité qui font la force de notre groupe. Je souhaite ici remercier très chaleureusement toute l'équipe d'animation qui ne s'est pas laissée gagner par la morosité du moment et qui est restée fidèle à la poursuite de notre histoire commune.

Enfin l'année 2022 sera largement marquée par notre projet d'organiser en 2023 le 150^{ème} anniversaire de l'arrivée de Jongkind en Dauphiné, avec des initiatives originales et mobilisatrices.

Joseph Guétaz



Raoul Dufy, *Sainte-Adresse*, huile sur toile, 1930.

Circuit du 1^{er} Juillet avec le club alpin français d'Annecy dans la Vallée de la Bourbre

Une journée gorgée de soleil a marqué ce rendez-vous au cours du circuit pédestre entre Châbons et Val-de-Virieu. Joseph Guétaz, président de l'association, accueillait chaleureusement les participants à la gare de Châbons. Martine Piétu avait réuni dix de ses amies annéciennes du Club alpin et du château d'Annecy pour connaître J.B. Jongkind au fil des lutrins dans la vallée de la Bourbre.



Ce fut également pour les visiteuses l'occasion de découvrir le patrimoine. Elles connurent ainsi tant la vie et l'œuvre du peintre hollandais venu pour la première fois en Dauphiné en 1873 que l'histoire de cette contrée des Terres Froides. A l'écoute des commentaires, elles furent aussi charmées par les paysages et les sites magnifiés par le talent de Jongkind à travers ses huiles et aquarelles. La maîtrise, la précision de sa technique révolutionnaire surprenaient l'auditoire pour reconnaître l'artiste en tant que précurseur de l'impressionnisme.

Les belles structures des constructions dauphinoises depuis les maisons et les fermes caractéristiques, telle celle de Jean-Paul Durand, jusqu'aux deux châteaux, Pupetières et Virieu, étonnèrent agréablement le groupe des savoyardes. Celles-ci habituées à la montagne et ses grands espaces se sont montrées attentives voire subjuguées par la douceur des vallonnements au cours de cette rencontre culturelle empreinte de convivialité et de bons échanges, avec pour guides : Martine Guétaz, Marie-Carmen, Claudette et Serge.

Promenade dans la vallée de la Bourbre le 17 Juillet

Les mesures sanitaires du printemps nous ont contraints à repousser au 17 juillet cette initiative.

Le circuit pédestre fut aussi modifié en raison de l'état des sentiers depuis les dernières pluies et l'on emprunta l'itinéraire par la route en direction de Blandin.

Au départ de la gare de Châbons, une bonne vingtaine de marcheurs pleins d'ardeur ont pu goûter l'air frais de cette matinée estivale.

Au cours de la marche, de l'église du village au hameau de La Combe, le paysage de la vallée baignée de couleurs vives enchantait les participants. Tous découvraient le moulin Barril, la ferme de Jean-Paul Durand et les maisons de pur style dauphinois. Le long de la vallée, une douce chaleur se mêlait à la fraîcheur des prairies arrosées par la Bourbre voisine.

Nous arrivions ainsi au pied de Blandin vers le lutrin pour retrouver le site des *Lavandières* et les premières maisons du village. Les aquarelles qu'en fit Jongkind montrent à l'évidence la dextérité de l'artiste dans sa technique, le réalisme des scènes et leur quiétude.

Claudette Magnin, avec sa gentillesse coutumière, nous a ouvert la cour de sa demeure pour pique-niquer et prendre le café au soleil.

Nous avons poursuivi le circuit devant le lutrin *Le chemin de fer à Blandin*, où Jongkind témoignait de son attachement pour ce nouveau moyen de communication moderne : le train.

Claudette nous a fait connaître l'histoire de l'église ainsi que les fresques exécutées par le peintre lyonnais Luc Barbier.

A l'étape suivante, au hameau de Mallein puis au château de Pupetières, les commentaires des œuvres de Jongkind, les lectures de Martine Guétaz et de Marie-Carmen sublimaient la douceur de la vie à la campagne avec la famille Fesser à laquelle était attaché Jongkind.



L'histoire du château nous plongeait, elle, dans la Révolution de 1789 : période douloureuse vécue par la famille de Virieu. Ces lieux bercés de romantisme incitèrent à la lecture du *Vallon* d'Alphonse de Lamartine et des *Eblouissements* d'Anna de Noailles.

Au bout d'un kilomètre nous arrivâmes à Val-de-Virieu près du square Jongkind. Annie Maas nous y attendait.

Très intéressés par ses commentaires, nous découvrons l'histoire de Virieu parfois très mouvementée et la vie des villageois au fil des siècles jusqu'à nos jours. Par la rue du château jalonnée de belles demeures, telles la maison Vachon, celle de Ravier d'Herbelon, puis la halle, nous arrivions à la place du Trêve. Serge nous fit la description de l'aquarelle qu'en fit Jongkind traduisant avec précision la vie

rurale au XIX^{ème} siècle et le quotidien des habitants du quartier. Annie Maas nous fit découvrir ensuite le vieux Virieu et son riche passé.

Vers 18 h, nous arrivions à la fin du circuit, juste au-dessus du château, pour contempler la vue et clore cordialement cette journée par la collation traditionnelle offerte par l'association.

Circuit de La Côte-Saint-André- Gillonnay-Balbins le 26 août

Avec Hector Berlioz, J.B.Jongkind appartient au paysage artistique de la plaine de Bièvre. L'office du tourisme Terre de Berlioz nous a demandé de conduire une visite de certains lieux peints par Jongkind.

C'est un groupe d'une vingtaine de personnes parti de Gillonnay qui a déambulé dans La Côte-Saint-André et découvert la villa Beauséjour où Jongkind vécut entre 1878

et 1891 avec Joséphine Fesser, son fils Jules, sa belle-fille Pauline et ses petits-enfants Henri-Alexandre, Henri-Joseph, Marie-Célestine, Jeanne-Gasparine. Le circuit s'est terminé à la chapelle de Balbins où un apéritif offert par l'office de tourisme a été servi aux participants au son de l'angélus joué par la cloche tirée par M. Louis Belle-Larant.



Circuit du dimanche 19 septembre Gillonnay, La Côte-Saint-André, Ornacieux-Balbins

De 9h à 12h30, l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » organisait, dans le cadre des Journées du Patrimoine, une visite guidée sur les traces du peintre Jongkind.

Devant le lutrin n°15, situé près de l'église de Gillonnay, Maryvonne Auffinger, Gisèle Bouzon-Durand, Danielle Ferra, Nicole Laverdure, Lydia Martinez, Martine Morel, André Civet et Joseph Guétaz étaient présents malgré un temps maussade et pluvieux pour accueillir une seule participante. Notre président prononça quelques mots d'introduction puis, à l'abri dans l'église de Gillonnay, nous commençâmes la présentation de la vie et de l'œuvre du peintre. Ensuite, bravant le mauvais temps, nous sommes allés à la Côte-Saint-André pour marcher dans les pas de Jongkind, là où il a posé son chevalet, à la découverte du riche patrimoine architectural cotois.

Enfin, nous avons regagné nos véhicules et sommes partis



jusqu'à Ornacieux-Balbins, face à la petite chapelle Saint-Michel qui veille discrètement sur la plaine de la Bièvre. Eliane et Gérard Cuyrat nous attendaient pour nous faire partager leur passion du lieu et faire sonner la cloche ancestrale.

Contents d'avoir pu nous retrouver autour de notre seule visiteuse, et afin de réchauffer nos corps et nos cœurs, nous avons partagé le verre et la pogne de l'amitié sous un ciel lourd d'imposants nuages blancs.

Journée du Patrimoine en Vallée de la Bourbre dimanche après-midi du 19 Septembre

Comme à l'accoutumée, l'association avait invité toutes les personnes désireuses de connaître Johan-Barthold Jongkind à travers sa vie, ses œuvres et notamment son arrivée en Dauphiné pour la première fois.

Ce fut également l'occasion de donner la part belle au patrimoine de la vallée de la Bourbre.

Accueil d'une vingtaine de visiteurs par Joseph Guétaz sur la place de la gare de Châbons où était arrivé Jongkind en août 1873, accompagné de Joséphine Fesser. Celle-ci venait rendre visite à son fils Jules, marié l'année précédente et nommé cuisinier au château de Pupetières, propriété du marquis de Virieu.

Serge évoqua le parcours du peintre depuis sa naissance en 1819 à Lattrop en Hollande, sa formation à l'école des Beaux-Arts à La Haye, son arrivée à Paris, ses séjours en Normandie, à Nevers, puis en Dauphiné, à Virieu et enfin à La Côte-Saint-André où il vécut aux côtés de la famille Fesser jusqu'à son décès en 1891.

Au fil des lutrins reproduisant les œuvres du peintre sur chacun des sites, depuis l'église de Châbons jusqu'à Virieu, Martine Guétaz, Marie-Carmen et Serge mirent en évidence la fraîcheur du talent de Jongkind et l'originalité de sa vision. Son influence lui valut d'être reconnu par les critiques d'art comme l'un des précurseurs de l'impressionnisme. Ses dessins, ses aquarelles et ses huiles montrent la modernité de son style à tel point que Monet dira : « C'est à lui que je dois l'éducation définitive de mon œil ». De fait, son talent fut reconnu internationalement.

Le circuit fut aussi pour tous les visiteurs la découverte de la richesse du patrimoine : l'habitat caractéristique dauphinois, les fermes imposantes et les deux châteaux majestueux de Pupetières et de Virieu.

Martine Guétaz et Marie-Carmen ajoutèrent à la description des lieux et à leur histoire, la lecture de textes et de poèmes de Lamartine et d'Anna de Noailles.

A Val-de-Virieu, Annie Maas retenait la curiosité de chacun en faisant connaître le Vieux Virieu, ses jolies demeures et la vie du village au cours des siècles.

L'après-midi s'achevait à la porte du château de Virieu où l'association mit à la disposition des participants les documents sur Jongkind tout en les invitant à une collation en toute convivialité.



Circuit du 18 novembre avec le club alpin de Grenoble

C'est avec beaucoup de plaisir que Danièle, Gisèle, Marie-Carmen et Serge de notre association ont accueilli à Châbons une vingtaine de membres du CAF de Grenoble, ce jeudi 18 novembre à 9h30, pour une marche dans la vallée de la Bourbre.

Aller sur les traces de Jongkind, c'est appréhender la vie et l'œuvre de ce peintre du 19ème siècle, précurseur de l'impressionnisme, mais aussi découvrir le patrimoine architectural.

Ce fut une excellente journée partagée dans la bonne humeur, alliant exercice physique, culture et convivialité, et ce, dans une nature parée de ses plus belles couleurs.



Tout au long du chemin, nous avons présenté, partagé et commenté autant les sites choisis par Jongkind que son art pictural tellement moderne pour son époque.

Nous avons été aidés dans notre tâche, d'une part par Claudette Magnin qui nous a invités à partager nos repas tirés des sacs dans la salle des fêtes de Blandin, d'autre part

par Annie Maas au cœur du village de Val-de-Virieu et enfin par le gardien du château de Virieu qui nous a ouvert les portes de ce bel et imposant édifice.

En fin d'après-midi, vers 16h30, heureux, nous avons bu ensemble un "green chaud", pour conclure cette journée particulièrement réussie grâce à l'implication de nous tous.

Le forum des associations à Val-de-Virieu le 4 septembre



Comme chaque année, notre association n'a pas manqué de participer à cet événement local qui constitue le forum des associations. Ce fut l'occasion de rencontrer de nouveaux amis, de nouveaux adhérents, et d'apporter notre contribution en faisant découvrir aux visiteurs un volet original du patrimoine culturel local. L'ensemble des activités de notre association était illustré par des photos et des reproductions d'œuvres de Jongkind.

Festival Berlioz 2021 : l'année des retrouvailles

La Côte-Saint-André a retrouvé cette année les amis de Berlioz et les mélomanes pour un festival plus brillant à chaque édition, de par sa programmation, la qualité des artistes et des concertistes. Nous ne pouvions pas manquer cette rencontre avec les festivaliers qui, chaque année, sont un peu plus nombreux à visiter notre stand. Pour nous, il est particulièrement intéressant de rencontrer ce public très sensible à la vie artistique et donc intéressé par la

connaissance de l'œuvre et de la vie du peintre Johan-Barthold Jongkind qui donne à la ville une renommée mondiale auprès du monde artistique.

Nous avons été présents tous les soirs de concert au château Louis XI, l'occasion pour nous d'entrer en contact avec un public venant de toute la France, voire de l'étranger pour parler de Jongkind et rappeler l'importance de son œuvre dans l'histoire de la peinture impressionniste.

Journées des plantes à Pupetières

C'est avec beaucoup de plaisir que nous nous sommes retrouvés dans le merveilleux cadre du parc du château de Pupetières où nous avons installé notre habituel stand pour « Les journées des plantes » les 25 et 26 septembre. Notre présence est particulière là, à quelques centaines de mètres de la maison où vécut Jongkind quand il arriva en Dauphiné. Le rapprochement entre l'œuvre de Jongkind *La maison des Fessier à Virieu* et cette maison toujours là, en modeste voisine du château, crée d'emblée le lien avec l'artiste. Malheureusement les conditions climatiques et l'absence d'abri pour notre stand ne nous ont pas permis d'être présents le dimanche. Nous remercions vivement M. et Mme Aymard de Virieu pour l'accueil de notre association à l'occasion de ces très belles journées des plantes.



26 juin, une journée à Morestel

Première sortie « post covid » pour quarante adhérents de notre association qui se sont retrouvés le matin du 26 juin à la Maison Ravier à Morestel. Heureux de se rencontrer à nouveau. Un vrai bonheur par un temps ensoleillé après une période des plus maussades.

Dans cette magnifique demeure dauphinoise du peintre François-Auguste Ravier (Lyon 1814-Morestel 1895) sur les hauteurs de la ville dominant la plaine, nous nous laissons guider par Nathalie Lebrun, commissaire des expositions. Un enchaînement de trois parcours d'expositions dans un même lieu !

Nous commençons par les huiles vibrantes de couleur de Ravier

Une première œuvre au crayon rehaussé d'huile sur papier marouflé *La dentellière*, probablement exécutée en 1839 alors que Ravier venait de se lancer dans la carrière de peintre. La silhouette est douce, l'activité du modèle est simplement suggérée avec délicatesse, et l'on sent l'attention portée sur l'étude du visage et la couleur de la carnation. Cette dentellière représente une des rares études physiologiques de modèle vivant chez Ravier.



F.A. Ravier, *La dentellière*

Les œuvres de ce peintre étant rarement datées, elles sont toutefois rassemblées en trois périodes selon l'évolution de la représentation du paysage. Entre 1840 et 1847, pendant sa « **période italienne** » à Rome, il parfait son apprentissage du paysage sur le motif, se distingue par la sûreté de son dessin et la transcription de la lumière. On pourrait dire qu'en cela il anticipe les préoccupations développées par les impressionnistes.

Puis vers 1848-1867, la « **période de Crémieu** » présente des panoramas aux atmosphères limpides. Ses *Arbres avec effet de lumière sur la mare* (huile sur papier collé sur carton)

offrent un exemple de couleurs sous la transparence de l'air. C'est l'époque où Ravier peint la vanne d'Optevoz en compagnie de Corot et Daubigny.

De 1867 à 1885, lors de sa « **période de Morestel** », ses tableaux se caractérisent par l'éclat de la couleur, la dissolution du motif au profit de la lumière. Les embrasements de certains soirs d'été sont souvent hardis et intenses : pourpre, vert d'eau, orangé. Et l'utilisation de la hachure devient plus systématique. Atteint d'une cécité progressive, il privilégie des sites à proximité : la cour de sa maison, la terrasse surplombant les toits, ou encore l'*Etang de Roche* et l'*Etang de la Levaç*, deux huiles sur panneau de bois où les touches expriment le tressaillement de l'air et font vibrer les reflets dans l'eau.



F.A. Ravier, *Etang de la Levaç*

Fin du premier parcours devant **deux portraits** de Ravier : l'un par Louis Janmot, et l'autre, une eau-forte de 1899 par François Guignet où il pose avec son manteau de laine, le capuchon rabattu sur la tête. On peut y voir une allusion au tableau de Corot : *Le moine brun debout lisant*, 1855



F. Guignet, *Portrait d'Auguste Ravier*

Deuxième parcours d'exposition : François Guiguet, scènes intimistes à Corbelin

Cette exposition constitue la dernière partie d'un hommage rendu au peintre dans le cadre de la célébration du 30^{ème} anniversaire de l'association François Guiguet.

L'occasion nous est donnée de revenir sur la vie de ce peintre né à Corbelin le 8 janvier 1860 dans la maison familiale du « Grimaud » où notre association avait été dignement reçue en 2018 par les descendants du peintre dont Paule Guiguet, sa petite-nièce et présidente de l'association François Guiguet.

Chronologie

Adolescent, ce cinquième enfant d'une famille de douze est apprenti menuisier dans l'atelier de son père, puis sur la recommandation de Ravier, il entre à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon en 1879. Confirmé dans son goût pour le dessin d'après nature, il obtient en 1880 la médaille d'or de dessin, section portrait. Il se lie d'amitié en 1883 avec Puvis de Chavannes qui lui apprend à rechercher la noblesse signifiante d'une attitude et la pose expressive que l'on retrouve dans les statues de l'Antiquité. Guiguet suit l'exemple de celui qui rendu son rang à la peinture allégorique et dont il retiendra le goût pour la peinture mate. Il n'a pas oublié la leçon de Ravier qui lui a enseigné la recherche de la sensation sincère et, toute sa vie, il mariera deux exigences : discipline et sincérité.

En 1888, il reçoit la deuxième médaille de gravure au Salon de Lyon. Il devient l'ami de Degas avec qui il partage le même intérêt pour les sujets vus en lumière naturelle, et leur reconstruction en atelier d'après les études premières. L'observation attentive de la réalité et le goût du détail vrai primeront, que ce soit dans les scènes d'intérieur ou d'extérieur.

Dans les années 1890, il entame une carrière de portraitiste et rencontre le succès auprès d'une clientèle bourgeoise. Puis vers 1897 il se met à la gravure et à la lithographie, partageant son temps entre Paris, Lyon et Corbelin, avant de voyager dans toute l'Europe, étudiant avec la plus grande attention les peintres des Écoles du Nord et les grands maîtres de la Renaissance italienne.

En 1900, il obtient la médaille de bronze à l'Exposition universelle où il expose plusieurs dessins. Le long exercice du dessin, avec tout d'abord le fusain, la pierre noire, la sanguine, la mine de plomb, et enfin la pointe d'or ou d'argent sur papier préparé, a permis à François Guiguet d'atteindre un niveau d'excellence dans cette discipline qu'il pratiquera jusqu'à la fin de sa vie. Il décède le 3 septembre 1937 dans sa maison natale de Corbelin.

Les scènes intimistes

A Corbelin, il dessine les scènes de la vie quotidienne. La forge et l'atelier de menuiserie lui ont inspiré plusieurs tableaux. Il définit dans un contraste d'ombres et de couleurs l'activité intense de l'atelier dans son huile sur toile *La forge* où de transparents gris-bleutés jouent sur la chemise de l'ouvrier penché sur son travail au premier plan.

Atmosphère de quiétude avec le goût du détail vrai et la simplification savante des traits dans le pastel *Intérieur de la maison* qui dégage la sérénité du logis rustique défini sans artifice.



F. Guiguet, *La forge*

L'huile sur toile *Le Grimaud maison natale à Corbelin* est un tableau simple et calme qui nous oblige à penser que le regard posé est profondément empreint d'affection. Des teintes sobres et tout en nuances d'où se dégagent le pittoresque et la saveur du lieu avec un parfum de sincérité.

Avec la *Petite laveuse et enfant à la poupée* (huile sur toile), nous reconnaissons le bassin de la cour de la maison du Grimaud. Un tableau d'un véritable charme, marqué de simplicité et d'humanité : deux fillettes saisies dans un moment où leur individualité se caractérise le mieux, l'expression du sentiment maternel dans leurs jeux ainsi magnifiés. Elles sont enveloppées d'une lumière en teintes mineures violacées et bleutées qui couvrent l'ensemble d'un voile de douceur.



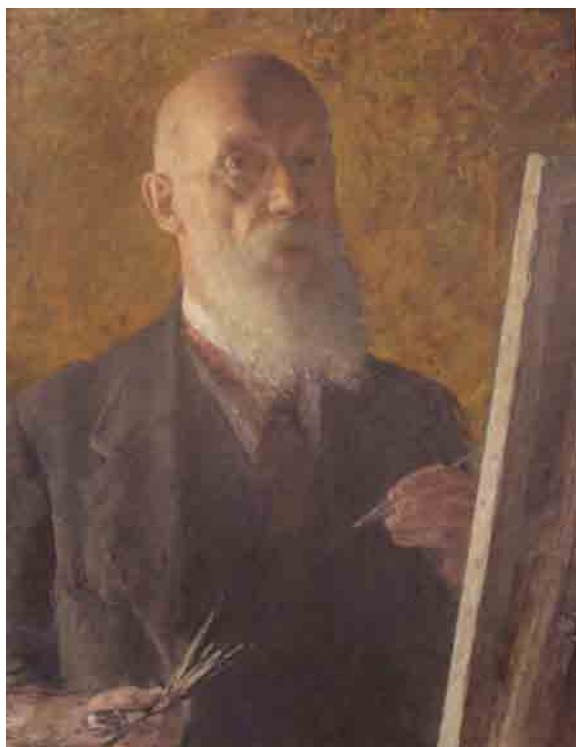
F. Guiguet, *Petite laveuse et enfant à la poupée*

Une autre huile sur toile d'une beauté nette et simple, *Ferdinand Moine, Marie et Angèle Guiguet à la fenêtre*, présente trois enfants, toujours dans l'entourage d'un décor domestique, ici la fenêtre de la maison familiale, sous le regard attendri du peintre. L'allure et le regard de chacun laissent deviner leur intériorité.

Portraits harmonieux qui rendent une sensation de vie et traduisent une profonde sympathie du peintre pour les enfants dont il se fait l'interprète et le miroir.

Autoportrait

Pour conclure, nous nous arrêtons sur le peintre lui-même et son *Autoportrait aux lunettes et à la palette* (huile sur carton) portant entre ses doigts experts les outils qui soulignent ses qualités de dessinateur et sa maîtrise de ce que Balzac appelle « l'intimité de la forme ».



F. Guiguet, *Autoportrait aux lunettes et à la palette*

Troisième parcours d'exposition : Trésors d'une collection privée

Ce panorama de la peinture régionale autour de Lyon recouvre tout le premier étage. Nous visitons la première séquence de cette collection regroupant des œuvres datées des années 1800 à 1914, qui sera suivie en 2022 d'un deuxième groupement d'œuvres de 1920 à 1945 puis d'un troisième allant de 1950 à 1990.

L'exposition, organisée par thèmes, nous offre une promenade à travers différents courants et styles. Dès la première salle, nous sommes frappés par sa richesse et sa diversité.

L'école du paysage lyonnais

Ce thème, particulièrement représenté, s'impose comme un genre à part entière.

L'huile sur toile *Le port du Paquis à Genève*, vers 1870 d'Alfred Bellet du Poisat (Bourgoin 1823-Paris 1883) est une marine de sa période pré-impressionniste.

La gare de Perrache à Lyon, huile sur toile de Louis Beysson (Lyon 1856-Champagne-au-Mont-d'Or 1912) représente, comme en majesté, une locomotive à vapeur irradiée de lumière, laissant s'échapper un nuage de fumée dans un espace animé de voyageurs, avec en arrière-plan un imposant immeuble, le tout dans une palette riche de couleurs. Symbole rutilant de la révolution industrielle.



Louis Beysson, *La gare de Perrache à Lyon*

Nous passons ensuite à un peintre rattaché à l'école de Barbizon, Emile Noirot (Roanne 1853-Le Boutezat 1924) qui présente *Paysage*, un site sauvage dominant une paisible vallée, probablement de la Loire, où l'on distingue de petits hameaux isolés, peints sous un regard tendre.

Puis *Coucher de soleil sur la ferme*, huile sur carton après 1875 de François-Auguste Ravier : la lumière du crépuscule vient se refléter dans le miroir de l'eau, les tonalités jaune orangé juxtaposées aux couleurs froides bleu-gris et vert-tendre atténuent les formes.

Avec *Maison sous la neige* vers 1910-1915, Victor Charreton (Bourgoin 1864-Clermont-Ferrand 1936) met en évidence la simplicité crue de la lumière hivernale par un travail remarquable de juxtaposition de touches de couleurs.

Retour sur Lyon avec trois tableaux côté Saône : *Le pêcheur sur la Saône*, huile sur carton vers 1890 de Jean Deville (Lyon 1872-Paris 1951), paradis flottant sur le miroir des eaux, de style pointilliste ; *La Saône à Lyon* vers 1905 d'Albert André (Lyon 1869-Laudun 1954), le fleuve avec ses langueurs et ses intimités où se reflète le ciel, peinture post-impressionniste figurative ; et *Cathédrale Saint-Jean depuis l'atelier* vers 1905-1910 de Pierre Beppi Martin (Villeneuve-lès-Avignon 1869-Le Caire 1954), une vue plongeante sur les toits du quartier Saint-Jean dans la pénombre, et la cathédrale dans la lumière, un ensemble aux lignes pures. Au premier plan, le cadre de la fenêtre de l'artiste prend une valeur décorative.



Pierre Beppi Martin, *Cathédrale Saint-Jean depuis l'atelier* vers 1905-1910

Les scènes de genre

Un ensemble d'œuvres qui exaltent des moments simples de la vie et invitent à l'intimité.

Jean-Claude Bonnefond (Lyon 1796-1860) offre une œuvre lumineuse qu'il réalise pendant ses années en Italie : *Bergères jouant avec un berger endormi dans la campagne romaine* vers 1828, une scène romantique en plein air, réalisée avec des lignes sobres.

La *Pastorale* vers 1910-1915, de Jules Flandrin (Corenc 1871-Grenoble 1947) : trois femmes au repos, deux en robes blanches éclairent l'ensemble au premier plan, la troisième joue de la flûte, le ciel traversé par un rayon de soleil donne de la profondeur et deux chèvres insouciantes épanouissent la composition.



Jules Flandrin, *La Pastorale*

Louis Appian (Lyon 1862-1896) présente *Femme à la robe noire* vers 1880 : les subtiles nuances de noir de la robe sont rehaussées par les couleurs de la belle brassée de fleurs que la femme tient contre elle. Une évidente touche impressionniste.

Dans un autre genre, une scène entre le style nabi et l'Art Nouveau d'Auguste Morisot (Seurre en Bourgogne 1857-Bruxelles 1951) : *Le Jalérieux-La famille Guignot* 1916, scène de bonheur tranquille, aux motifs simplifiés, où trois femmes cousent dans le calme.



Auguste Morisot, *Le Jalérieux-La famille Guignot*

Entre symbolisme et romantisme

Des toiles qui illustrent la spiritualité de cette période.

Hippolyte Flandrin (Lyon 1809-Rome 1864), peintre néo-classique, frère des deux autres Auguste et Paul, présente dans son huile sur toile *L'oiseau mort* une approche psychologique d'une jeune femme à la beauté idéalisée, dans un décor austère, tenant dans sa main un oiseau. Son regard, comme saisi d'aspiration mystique, semble sortir des profondeurs de l'âme.



Hippolyte Flandrin, *L'oiseau mort*

A côté, un personnage mythique dans une huile sur toile d'Anne-Marie Esprit (Lyon 1866-1926), *Ophélie*, la jeune femme de la tragédie d'Hamlet qui sombre dans la folie lorsque son amant qui l'a délaissée assassine son père. D'une beauté virginale, couronnée de fleurs, vêtue d'une robe au beau drapé moiré, comme prête pour les noces, elle est prise dans un décor naturel de roseaux et la tristesse de son visage traduit son destin funeste.

Plus tragique encore, *Le désespoir* vers 1903 de Marcel Roux (Bessenay 1878- Lyon 1922), peintre et graveur influencé par le spiritualisme lyonnais, est représenté sous la forme d'une figure féminine longiforme entièrement vêtue de blanc, la tête en arrière et se cachant les yeux dans un large rayon de lumière. Une toile saisissante, teintée de romantisme noir.

Et nous découvrons plus loin une peinture allégorique de Puvis de Chavannes (Lyon 1824 - Paris 1898), *Musiciens bohèmes, retour d'Italie* vers 1848, idéalisés dans des attitudes d'oisiveté.

Les portraits

Genre traditionnel de représentation sociale.

Côte à côte, la *Femme faisant du crochet* vers 1895-1900, huile sur bois de Louis Paviot (Lhuis 1872-1943) de style post-impressionniste, et l'huile sur toile *Portrait de femme de dos* vers 1890-1900 de Francine Charderon (Lyon 1861-1928) au traitement délicat des couleurs, illustrent l'engouement de la société bourgeoise d'alors pour ce genre pictural.

Tout aussi remarquables, deux huiles sur toile : *Petite fille à la robe rose* vers 1907 de Jules Flandrin et *Portrait de femme* vers 1900-1905 de Georgette Agutte (Paris 1867 - Chamonix 1922). La première aux lignes pures est remplie de tendresse, la deuxième aux couleurs franches a des accents de fauvisme.



Georgette Agutte, *Portrait de femme*

Les fleurs

Des tableaux d'une école qui a fait de Lyon la capitale de la rose et quelques natures mortes terminent l'exposition. C'est un véritable éblouissement devant de telles compositions. Le *Vase de fleurs et nid sur un entablement* vers 1855 d'Alexina Cherpin-Lecomte (Lyon 1834-1894) est saisissant de lumière, de délicatesse et de fragilité.



Alexina Cherpin-Lecomte, *Vase de fleurs et nid sur un entablement*

Le *Bouquet* de Jacques Joseph Baile (Lyon 1819-1856), petite gerbe de fleurs sauvages sent la fraîcheur de la nature. Quant au *Bouquet* vers 1870-1875 d'Henri Fantin-Latour (Grenoble 1836 - Buré 1804), que dire de cet arrangement floral dans un vase modeste qui se fond par transparence dans un décor neutre où repose un pétale de rose fanée ? Représentation exquise de la vie éphémère.



Henri Fantin-Latour, *Bouquet*, vers 1870-1875

Nous retiendrons enfin deux natures mortes. *Nature morte au bouquet de tulipes* 1907 de Lucien Mainssieux (Voiron 1885-1958) où la touche épaisse et des aplats de couleurs contrastées confèrent au tableau une modernité certaine ; et *Les prunes* vers 1858 d'Antoine Vollon (Lyon 1833-Paris 1900), une harmonie élégante de couleurs aux effets de lumière qui ennoblissent l'ensemble sur fond sombre d'où se détache l'encolure blanche d'un vase surmontée de petites roses pâles.



Lucien Mainssieux, *Nature morte au bouquet de tulipes*

Les yeux remplis de toutes ces merveilles, notre groupe se retrouve sous le cèdre du Liban du parc du Clos Claret pour fêter dignement ces retrouvailles.

L'après-midi visite du vieux bourg de Morestel

Après un pique-nique sympathique sous des cèdres centenaires du parc du clos Claret, nous avons partagé l'histoire de cette petite ville au long passé parfois mouvementé avec une adhérente originaire de Morestel. D'abord à l'ombre bienvenue des arbres du parc, en cette chaude après-midi de juin puis en déambulant dans les anciennes rues entre histoire et anecdotes historico-familiales.

Après une évocation rapide des tensions entre Savoie et Dauphiné et des guerres de religions qui ont laissé quelques stigmates, nous avons remonté le temps ainsi que la rue principale, depuis les années 50 jusqu'au haut Moyen-Age, de la porte Symphorien à la porte Murine par la Grande Vie, axe principal de l'ancienne cité. L'ancien cloître et son église Saint-Symphorien, la tour du château et la place Grenette avec son ancienne fontaine ont retenu notre attention. Certains se sont aventurés dans la Muette, cet ancien passage pavé de têtes de chats longeant la maison Ravier et qui débouchait hors les murs, au temps de la ville fortifiée.

Tout s'est terminé par la visite du lavoir, immortalisé par le peintre Ravier et ancien rendez-vous des blanchisseuses de Morestel.



Septembre : Voyage en Normandie

Honfleur

La ville-paradis des peintres est surtout le berceau de l'impressionnisme.

Le 13 septembre, promenade dans les ruelles pittoresques de son centre historique du XVIème siècle : le grenier à sel, les églises Saint Léonard et Sainte Catherine, la Lieutenance, le jardin des personnalités, le Mont Joli ... qui sont les joyaux de cette ville du pays d'Auge. Nous nous sommes imprégnés de l'ambiance des quais envahis de terrasses du vieux bassin, des maisons à colombages du vieux Honfleur.



Maisons à colombages

Visite du Musée Eugène Boudin, enfant du pays, et découverte de la collection de peintures de ce maître de l'impressionnisme (92 peintures et dessins) mais aussi de plusieurs œuvres de Jongkind et autres artistes.

Honfleur(Calvados) se situe à 24,4 km du Havre (Seine-Maritime), que l'on rejoint grâce au Pont de Normandie, par

l'A29. Précisons qu'il est possible d'éviter ce pont à péage et ses bouchons aux heures de pointe. Il faut alors compter 112 km, soit 1 heure 45. Notre chauffeur a choisi l'efficacité et nous a parlé du Havre que nous traversons, puis de la ville d'Honfleur, où nous allions passer la journée.

Église Sainte-Catherine

Elle a la particularité, très rare en France, d'être construite essentiellement en bois.

Les fameux « maîtres de hache » des chantiers navals de la ville ont réalisé ce bel ensemble sans avoir recours à la scie, tout comme leurs ancêtres normands que l'on voit en action sur la tapisserie de Bayeux et tout comme les Vikings avant eux. Avec une assise en pierre, l'église est partiellement



J.B. Jongkind, *Sainte-Catherine à Honfleur, le marché*, 1865

recouverte de bardeaux en bois de châtaignier, que l'on nomme dialectalement « essentes » et qui constituent donc un « essentage ».

Ensuite a été érigé le clocher à bonne distance de la nef, pour éviter que les paroissiens présents dans l'édifice ne soient la proie des flammes en cas d'incendie. En effet, le clocher attire la foudre en raison de son élévation et de sa position à flanc de colline.

Catherine d'Alexandrie :

L'église d'Honfleur est dédiée à sainte Catherine d'Alexandrie comme le rappelle une sculpture sur bois au-dessus du porche du clocher séparé des deux nefs. Elle y est représentée portant une roue et une épée. La roue est la roue dentée de son supplice, qui s'est brisée miraculeusement, et l'épée est celle avec laquelle elle a finalement été décapitée, avant de s'élever dans les cieux. Elle avait 18 ans en 312. Son existence historique n'est pas vraiment avérée, mais elle est universellement connue, et pas seulement parce que Saint Jérôme lui a décerné la triple couronne de la virginité, de la science, et du martyr.

De très nombreuses corporations se sont placées sous son patronage : celles qui utilisaient des mécaniques comportant des roues et celles de l'intellect. Sainte Catherine est la patronne des barbiers, charretiers, charrons, cordiers, couturières, drapiers, écoliers et étudiants, fileuses de laine, gardes d'enfants, généalogistes, modistes, meuniers, notaires, nourrices, orateurs, philosophes, plombiers, potiers, prêcheurs, rémouleurs, tailleurs, théologiens, tourneurs et des filles à marier. « Coiffer sainte Catherine » c'est, pour les jeunes filles à marier de plus de vingt-cinq ans, appelées les catherinettes, porter à une représentation de la sainte une coiffe en offrande, en lui faisant cette prière : « Sainte Catherine, aide-moi. Ne me laisse pas mourir célibataire. Un mari, sainte Catherine, un bon, sainte Catherine ; mais plutôt un que pas du tout ».



Eglise Sainte-Catherine, Balustrade de l'orgue du XVIème siècle représentant 17 instruments utilisés à cette époque

Marcoul :

Marcoul, Marcouf, Marcou, Marculf ou Marcoult (490 - 558) est un saint de l'Église catholique qui vécut au Vème siècle en Normandie. Il est connu comme guérisseur des écrouelles. Par extension, il est réputé pour guérir les furoncles et les abcès. C'est lui qui a accordé au Roi Charles III le Simple le pouvoir de guérir les écrouelles. La formule est simple : Prononcer ces mots : « Le Roi te touche, Dieu te guérit », en faisant le signe de croix. Mais il faut être roi.

Il a sa statue (bois du XVIIème siècle) dans l'église Sainte-Catherine.

Marcoul est né à Bayeux dans le Calvados actuel. Devenu orphelin, il fut instruit par l'évêque saint Laud ou Lô de Coutances qui l'ordonna prêtre. Il s'installa alors, avec une petite communauté, à l'est du Cotentin et évangélisa les populations alentour. Il fut le fondateur de l'abbaye de Nanteuil près de Coutances.

En 898, sa dépouille fut transportée à Corbeny au diocèse de Laon (Aisne) pour le soustraire aux raids des Vikings. Le roi Charles III le Simple qui résidait à Corbeny en 900 accorda asile aux religieux de Nanteuil, près de Coutances en Normandie, qui apportèrent avec eux les reliques de Saint Marcoul (ou Marculf). Il leur fit construire un prieuré en ce lieu. Les reliques de Saint Marcouf avaient la réputation de guérir des écrouelles (scrofules).

Le pouvoir thaumaturge des reliques : Marcoul accorde au Roi le toucher des écrouelles. Selon la tradition, pour remercier le roi Charles III le Simple d'avoir fourni aux reliques du saint et aux moines de saint Marcouf le refuge de Corbeny, Dieu accorda au Roi et à ses successeurs le pouvoir miraculeux de guérir les écrouelles. Cette croyance est à l'origine du pèlerinage effectué par les rois de France à l'abbaye de Corbeny le lendemain de leur sacre à Reims. Ils l'effectuaient en personne ou envoyaient leur chapelain. Après leur sacre, les rois de France, de Louis X à Louis XIV, se rendirent en pèlerinage à Corbeny. La guérison se pratiquait par le toucher des écrouelles par le roi qui prononçait la formule rituelle : « Le Roi te touche, Dieu te guérit », en faisant le signe de croix.

Le premier témoignage qui fit mention du toucher royal pour la guérison des écrouelles est celui de Guibert de Nogent, abbé de Nogent-sous-Coucy, dans son *Des Reliques des saints* daté de 1124, ouvrage dans lequel il indique avoir vu personnellement le roi Louis VI le Gros guérir des scrofuleux en les touchant et en faisant le signe de la croix. Il ajoutait que le père du roi, Philippe Ier de 1060 à 1108, pratiquait déjà ce miracle.

À partir de Louis XIV, le roi ne se rendit plus à Corbeny ; les reliques de saint Marcoul étaient transportées à la basilique Saint-Rémi à Reims et le toucher se faisait dans le jardin. Sa fête est célébrée le 1er ou le 4 mai.

Vénération : À la Révolution française, le prieuré de Corbeny fut supprimé et déclaré bien national selon la loi. Les reliques de saint Marcoul furent transférées dans l'église paroissiale mais en 1793, la châsse fut brisée et refondue. Le culte catholique fut de nouveau autorisé en 1795 et les reliques cachées par un habitant du village furent restituées à l'église de Corbeny. Dans le courant du XIXe siècle les reliques furent placées dans une nouvelle châsse.

En 1860, sur la route de Craonne, à proximité de l'emplacement de l'ancien prieuré, fut construite une chapelle de style néogothique à l'endroit du captage d'une source. Une statue de saint Marcoul fut déposée dans cette chapelle.

En 1917, lors de la Bataille du Chemin des Dames au cours de la Première Guerre mondiale, Corbeny fut complètement détruit. Les reliques furent sauvegardées par des habitants

du village qui les cachèrent sous le maître-autel. Le 7 novembre 1920, les reliques furent translatées dans une nouvelle châsse dans l'attente de la restauration de la châsse du XIXe siècle. Cette dernière fut replacée dans la nouvelle église paroissiale en 1929.

Pendant l'Entre-deux-guerres, un oratoire fut construit à la sortie du village, il renferme à l'intérieur une statue de saint Marcoul et des plaques commémoratives rappelant l'abbaye disparue et les pèlerinages.

En Normandie, Saint Marcoul est vénéré à Saint-Marcouf dans la Manche (Saint-Marcouf-de-l'Isle), aussi à Saint-Marcouf dans le Calvados (Saint-Marcouf-du-Rochy), mais aussi à Gouville-sur-Mer, ou encore à Honfleur où il a sa statue (bois du XVIIème siècle) dans l'église Sainte-Catherine. Le saint a donné son nom à un archipel au large des côtes de Saint-Marcouf-de-l'Isle, archipel où il aurait eu l'habitude de se retirer dans un ermitage : les îles Saint-Marcouf.

Maisons natales de personnalités

Plaque sur la maison natale de Lucie Delarue-Mardrus située 44 rue des Capucins. La maison natale d'Eugène Boudin, située 29 rue Bourdet. La maison natale de Léon Leclerc, située 33 rue Saint-Léonard. La maison natale de Henri de Régnier, située 33 cours des Fossés. La maison natale de Jacques Félix Emmanuel Hamelin, située 12 place Hamelin. Musée Alphonse-Allais, situé 4 place Hameli.

Jardin des personnalités : Erik Satie, Lucie Delarue-Mardrus, Alphonse Allais, Binot Paulmier de Gonneville, Samuel de Champlain, Albert Sorel, Pierre Berthelot, Léon Leclerc, Marie-Catherine d'Aulnoy, Johan-Barthold Jongkind, Charles Baudelaire, Claude Monet et Charles V le Sage.

Les bustes en bronze ont été réalisés par Jean-Marc de Pas: Jean-Baptiste Colbert, Louis-Alexandre Dubourg, Eugène Boudin, Alexandre-Olivier Exquemelin, Michel Serrault, Françoise Sagan et Charles Baudelaire (1821-1867), poète qui séjourna régulièrement à partir de 1859 chez sa mère, Caroline Aupick, elle y mourut en 1871.



Ils ont aimé Honfleur, fresque 2021 : J.B. Jongkind, C. Baudelaire, L.-A. Dubourg, E. Boudin, C. Monet, A. Allais, E. Satie, L. Delarue-Mardrus, M. Serrault, F. Sagan

Le Musée Eugène-Boudin se révèle d'un grand intérêt, en ce qu'il nous présente des peintres régionaux, peu connus des encyclopédies, et qui annoncent la suite.

Les peintres vont bientôt partir sur le motif, un terreau intellectuel et artistique se prépare : Isabey, Boudin, Jongkind, d'Aubigny, Monet...

On voit et on sent que quelque chose se passe. Louis Dubourg, par exemple, peignait des scènes de chasse conventionnelles, jusqu'à ce qu'il vienne à Honfleur, et ses tableaux alors changent de manière. Il écrit à Eugène Boudin le 24 octobre 1866 qu'il se sent « au milieu de tout le monde ».

Ce musée très bien conçu est le lieu où voir des œuvres moins connues d'Eugène Boudin : des aquarelles et des pastels, des tableaux sur bois, Claude Monet n'en a jamais fait. On découvre même un Boudin signé Monet, par Michel Monet après la mort de son père : il croyait, en toute bonne foi, authentifier un tableau de la « période Boudin ». Il se trompait de peu...

Dans les pas de Jongkind en Normandie, il est émouvant de découvrir sur les lieux mêmes des vues du Port de Honfleur : *Honfleur, l'entrée du port* (1863), *L'Amélie de Nantes dans le port de Honfleur* (1865), et il est intéressant de pouvoir les comparer au travail de Boudin, *Le Port de Bordeaux* (1875). Le plus étonnant reste *La place Sainte-*



J.B. Jongkind, *Honfleur l'entrée du port*, 1863



J.B. Jongkind, *L'Amélie de Nantes dans le port de Honfleur*, 1865



Eugène Boudin, *Le port de Bordeaux*, 1875

Catherine et le marché (1863) : Jongkind, comme souvent, n'hésite pas à faire se chevaucher deux perspectives en un seul plan, pour mieux montrer ce qu'il veut faire voir. La réalité demande que l'on triche avec les conventions ! L'histoire de la peinture va continuer d'avancer, et le musée le montre en une belle grande salle, avec des tableaux de Dufy, Ozenfant, Jacques Villon, Othon Friesz, Vallotton...



Notre groupe à Honfleur

Le Havre, la modernité en marche

14 Septembre 2021, deuxième jour, départ de l'hôtel à 8h30 pour un tour en car de la ville du Havre.

Le port

Le chauffeur nous propose aimablement, en avant-goût, la découverte du port maritime. Nous sommes dans le premier port français en termes de trafic « conteneurisé » : 35 kilomètres de quais, 6000 navires dont 400 porte-conteneurs accueillis chaque année. Des terminaux gigantesques et ultra-modernes, des dizaines de milliers de conteneurs empilés, des aménagements aux dimensions impressionnantes permettant l'accès aux plus grands pétroliers, des portiques de manutention permettant le chargement des plus grands porte-conteneurs du monde pouvant transporter jusqu'à 45 000 conteneurs ! Puis un alignement d'énormes blocs blancs, futurs piliers d'ancrage en mer des éoliennes « off-shore ». Nous prenons la mesure de la restructuration permanente de l'activité portuaire.



Le bassin de construction des éoliennes « off-shore »



Le pont de Normandie

Réhabilitation

Puis nous continuons, en présence de notre guide, la visite de cette ville atypique, qui pâtit de son image de cité portuaire et industrielle. Entre terre et mer, un ensemble de bâtiments aux façades en briques ocre : les Docks Vauban, les plus vieux de France construits entre 1843 et 1884, jadis lieu de stockage du coton, des épices et du café, et aujourd'hui réhabilités en centre commercial et complexe de cinéma, par Bernard Reichen et Philippe Robert, ceux-là mêmes qui ont signé la réhabilitation de la Halle de la Villette à Paris et de la Halle Tony Garnier à Lyon. Ce quartier de l'Eure, à l'origine premier port de l'estuaire où, jusqu'en 1960 retentissait quatorze fois par jour la cloche qui appelait les marins au travail, nous réserve une première curiosité : la Cité *A'Docks*, cité universitaire composée d'un audacieux empilement de conteneurs maritimes de marchandises, insérés dans une trame porteuse en acier. Entièrement démontable, présentant des volumes décalés avec passerelles et balcons, elle abrite une centaine de studios pour étudiants. Le pôle universitaire s'est installé ici

Plus loin, enjambant l'estuaire, le pont de Normandie, le plus grand pont à haubans du monde lors de sa mise en service en 1995. Facile de se laisser emporter alors par les horizons lointains dans cette ville en connexion avec la mer, qui accueille le départ de la course transatlantique, la Transat Jacques Vabre.

avec, notamment, Sciences Po Asie et l'Ecole Nationale Supérieure Maritime, bâtiment de conception bioclimatique à la façade noire métallique et qui possède une organisation interne comparable à celle d'un navire.



La cité A'Docks

Histoire

Poursuivant sur le Boulevard François 1^{er}, nous arrivons au quartier Perrey, ancien quartier à l'ouest où, dès le XVI^{ème} siècle, étaient apparues des activités maritimes. C'est là que François 1^{er} entreprit de fonder sur le marécage insalubre, en 1517, une nouvelle entité portuaire, le « Havre de Grâce », à vocation commerciale et militaire, alors que Honfleur et Harfleur s'ensablaient. Un siècle plus tard, en 1626, Richelieu fixa le caractère militaire de la ville, et du port qui allait devenir l'un des principaux ports de la traite des Noirs au XVIII^{ème} siècle et l'un des quatre ports coloniaux français au milieu du XIX^{ème} siècle.

Reconstruction après la deuxième guerre mondiale

Face à nous désormais, une esthétique singulière : des îlots d'immeubles horizontaux identiques aux formes simples, présentant des façades grises, sans parement, un ensemble sobre, équilibré, symétrique. Un même langage architectural sur cette partie ouest de la ville, d'une parfaite cohérence.



Notre groupe dans la ville

Ce qu'il faut comprendre, c'est que la ville fut rasée les 5 et 6 septembre 1944 par les Alliés, sur 133 hectares (la ville la plus détruite de France), laissant 80 000 sinistrés, d'abord relogés dans des « camps cigarettes », anciens camps de transit pour les troupes américaines. La reconstruction, commencée en 1948 sur les ruines, allait durer 20 ans et fut confiée à Auguste Perret, architecte de 71 ans qui avait construit le théâtre des Champs-Élysées en 1911-1913 et le

Palais d'Iéna en 1937. Grand professeur promoteur du béton armé, il accordait une place prépondérante à l'espace et à la lumière. La nouvelle Rue de Paris allait s'inspirer de la Rue de Rivoli avec arcades et variations dans les motifs décorant les colonnes, travaillées à la manière de la pierre. Une version apparentée au classicisme français.

Nous passons devant la cathédrale Notre-Dame, témoignage du patrimoine architectural havrais baroque et classique, épargnée par les bombardements de la deuxième guerre mondiale, dont la façade en porte toutefois les stigmates ; sa tour-clocher servait de phare au XVI^{ème} siècle.

Et nous voilà sans transition devant « le Volcan » inauguré en 1982 : étonnant contraste. Deux cratères blancs évoquant dans un jeu de courbes un paquebot accueillent le théâtre scène nationale, à l'époque première « Maison de la Culture » d'André Malraux, œuvre de l'architecte brésilien Oscar Niemeyer.



Le Volcan

Puis nous nous arrêtons au pied de l'église Saint-Joseph, les regards levés sur une tour octogonale haute de 107 mètres, surplombant un édifice à base carrée en forme de croix grecque, dépourvu de fenêtres.

La guide nous explique que ce chef-d'œuvre conçu par Auguste Perret fut érigé en mémoire des 5000 victimes des bombardements, à la place d'une ancienne église gothique ravagée par la guerre. Un chantier débuté en 1951 et achevé en 1957. Perret avait repris ses premiers dessins de 1926, prévus pour une église Sainte Jeanne d'Arc à Paris 18^{ème} jamais réalisée.

Une fois la porte d'entrée franchie, nous sommes saisis d'une émotion vertigineuse : une série de colonnes rehaussées d'une myriade de petites couleurs agencées géométriquement qui habillent le béton et subliment l'intérieur ! 12700 verres colorés soufflés à la bouche, doublés de verre blanc, au traitement différencié selon l'orientation et la hauteur, conçus par l'artiste-peintre et maître-verrier Marguerite Huré, pionnière de l'abstraction dans le domaine du vitrail religieux.



L'église Saint-Joseph



L'intérieur de l'église Saint-Joseph

Nous apprenons que l'Hôtel de Ville, bâtiment horizontal monumental auquel est accolée une tour de 18 étages, est signée aussi Auguste Perret. Le square Saint-Roch, non loin de là, est clos par des balustrades qui s'inspirent des moucharabieh de Casablanca et d'Oran.

Audacieuse reconnaissance, le précieux label

Ville d'eau parsemée de bassins, ville ressuscitée par les architectes novateurs d'une reconstruction à la rigueur géométrique où le béton est roi, mais aussi rupture çà et là

avec des constructions urbanistiques futuristes, autant d'atouts qui ont valu au Havre la consécration ultime le 15 juillet 2005 : l'inscription au Patrimoine Mondial de l'Humanité de l'UNESCO pour la modernité de son architecture. La ville était devenue le premier ensemble urbain du XX^{ème} siècle à obtenir cette distinction. De quoi susciter un nouveau regard sur l'architecture et l'urbanisme d'après-guerre.



L'Hôtel de Ville

Le Havre, ville Muse et le Musée d'art moderne André Malraux

Sur le front de mer, en bordure du Bassin de la Manche, une œuvre d'art contemporain de 2017, « Catènes de containers », entrecroisant deux arches aux 36 conteneurs colorés, dessine un parti pris nouveau de l'architecture. Puis, ancré face à la mer, et ouvert sur l'avant-port, un vaste volume de verre et de métal, le MuMa inauguré en juin 1961 par André Malraux, ministre des Affaires culturelles d'alors. Sur le parvis, telle une figure de proue, une sculpture monumentale de 22 mètres d'envergure en forme de porte-à-faux, « Le Signal ».



Le MuMa

Il est midi, le petit temps brumeux du matin après l'orage a laissé place à une belle lumière. Le lieu est magique tant il est marqué par le passage de tant d'artistes qui ont posé là leur chevalet, à commencer par Claude Monet pour son

Impression Soleil levant, 1872 ! ou encore William Turner *Coucher de soleil sur le port*, vers 1832, Eugène Boudin *Etude de ciel sur le bassin d'un port (Le Havre)*, 1888-1895, Albert Marquet *Bassin au Havre*, 1906, Raoul Dufy *La Mer au Havre*, vers 1924-1925...

A proximité, la vocation balnéaire du site se devine à la vue du port de plaisance que prolonge la longue plage jusqu'à Sainte-Adresse.



Le port de plaisance

Nous apprécions la pause méridienne au restaurant du musée, avant la visite de la collection impressionniste, parmi les premières de France après celle d'Orsay, avec plus de 450 œuvres représentatives du mouvement. Nous sommes traversés d'une lumière qui inonde de part et d'autre, transparence entre le ciel et la mer.

Manifeste de l'architecture moderne, ce musée, le premier édifié après-guerre, conçu en harmonie avec le paysage maritime, laisse une large place à l'éclairage naturel grâce au parti pris du verre et de l'acier. 3000 mètres carrés d'exposition, 400 œuvres présentées en permanence sur les 4000 que recèle le musée.

Début de la visite, notre guide nous précise que l'identité du musée s'est principalement construite à la faveur de donations et de legs en provenance d'amateurs d'art éclairés, tels Charles-Auguste Marande, Olivier Penn et Pieter Van der Velde qui accueillirent des artistes souvent dédaignés ou refusés au Salon.

En novembre 1899, Louis Boudin fait don à la Ville du Havre de 60 toiles et 180 panneaux de son frère Eugène Boudin (1824-1898).

En 1936, le legs de Charles-Auguste Marande, riche de 63 peintures, 25 dessins et une sculpture, constitue une grande part de la collection impressionniste et fauve.

En 1963, le legs de Madame Raoul Dufy enrichit le musée d'un ensemble de 70 pièces, témoignage de l'éclectisme de l'œuvre de Dufy.

En 2004, la donation Senn-Foulds, du nom d'un négociant en coton, membre de l'Association cotonnière coloniale, illustre l'évolution de la peinture de la deuxième moitié du XIXème siècle et du début du XXème siècle en France, legs

augmenté de 17 nouvelles œuvres en 2005 par un petit-fils par alliance d'Olivier Senn, Pierre-Maurice Mathey.

Nous nous trouvons devant un pan entier de tableaux d'Eugène Boudin. Ce papetier-encadreur au Havre profita des enseignements de Courbet qui avait remarqué ses marines dans sa vitrine. Son huile sur bois *Etude de ciel*, vers 1888-1895 nous transporte dans un univers surréel où le bleu hachuré soulevant les nuages surgit de la brume grise. Son *Lever de lune sur le bassin*, 1889-1894 et son *Crépuscule sur le bassin du commerce au Havre*, vers 1892-1894 signent la vivacité de la touche qui traduit l'instantanéité. Et puis sous des ciels toujours emblématiques et en mouvement, une série de vaches tranquilles savourent leur repos.

Autre style avec le tableau d'André Derain *Boulevard*, vers 1905 et ses grands aplats aux couleurs non imitatives du fauvisme. Paul Gauguin ne lui avait-il pas dit au Salon d'automne de 1905 « Si tu vois un arbre rose, autorise-toi à le faire rose » !

Nous poursuivons avec Henri-Edmond Cross (1856-1910) et sa *Plage de la Vignasse*, 1891-1892, huile sur toile néo-impressionniste, présentant une décomposition de la couleur de type pointilliste qui donne une peinture vibrante.

Puis Auguste Renoir et le *Portrait de Nini Lopez*, 1876 dont c'est le modèle favori qu'il a représenté pas moins de quatorze fois à Montmartre : comme une peinture sur porcelaine avec un côté nacré sur une lumière de fond qui floute le rendu.



A. Renoir, *Portrait de Nini Lopez*, 1876

Au fil des salles, nous découvrons plusieurs huiles sur toile de Claude Monet : *La Seine à Vétheuil*, 1878, le fleuve sert de miroir au paysage, *Le Parlement, effet de brouillard*, 1903 ou la lumière impalpable, et *Les Nymphéas*, 1904, perles de lumière dans l'obscurité.



C. Monet, *La Seine à Vétheuil*, 1878

Plus loin, quatre huiles de Johan-Barthold Jongkind : la magie de l'air et de l'eau dans sa marine *L'Escaut à Anvers*, 1866, la précision ciselée dans les trois autres, animées de personnages en action *Quai à Honfleur*, 1866, *Le Pont Marie et le quai des Célestins*, 1874, et *Enterrement dans un village*, 1883 où nous reconnaissons La Côte-Saint-André !



J.B. Jongkind, *Quai à Honfleur*, 1866

Nous nous trouvons ensuite devant une œuvre singulière d'Edouard Manet, très belle, au style épuré, qui rappelle l'estampe japonaise, *Bateaux en mer, soleil couchant*, 1868.

Gustave Courbet avec le mouvement monumental de *La Vague*, 1869 marque toute la force de l'atmosphère, signant là son inspiration romantique.

Paul Cézanne la qualifiait de « marée qui vient du fond des âges ».



G. Courbet, *La vague*, 1869

Et nous découvrons une proximité entre Othon Friesz (1879-1949) et Raoul Dufy (1877-1953), tous deux natifs du Havre et artistes du cercle de l'art moderne, au moment où Le Havre s'impose comme l'un des hauts lieux du fauvisme. *Bassin des yachts à Sainte Anne, Anvers*, 1906, du premier, est toutefois plus baroque que les toiles de Dufy *Sainte-Adresse* et *Baigneuse au Havre* où l'œuvre apparaît plus comme un paysage intérieur, dont l'intensité se traduit par une épuration des contours noirs sommaires et où la composition naît surtout de la couleur.



R. Dufy, *Baigneuse au Havre*

Pour finir, deux sculptures en bronze de Charles Cordier (1827-1905), saisissantes de beauté, forcent l'admiration, l'une intitulée *Nubienne*, 1851, figure de la liberté, représentée sur l'arc de triomphe, et son pendant masculin *Nubien, Saïd Abdallah, de la tribu de Mayac, royaume de Darfour*, 1848, un esclave devenu modèle après son affranchissement. En faisant l'acquisition de ces deux bustes en 1858, dix ans après l'abolition de l'esclavage, la ville du Havre affrontait son passé.

Il nous restait encore tellement à voir, il nous faudrait donc revenir...

Au niveau inférieur, une exposition temporaire proposait par ailleurs une vision imaginaire et insolite de la ville entre rêve et réalité, une sorte d'illusion architecturale à partir de photos de maquettes réalisées par Philippe de Gobert, artiste peintre féru d'architecture moderne. Peut-être des idées de métamorphoses pour inventer le futur ?

La régularité de la reconstruction d'après-guerre avait bien laissé place à l'invention et à la diversité.

Sainte-Adresse, le « Nice havrais »

Histoire

Nous arrivons à Sainte-Adresse par le Boulevard Albert 1^{er}. Notre guide nous fait remarquer, au passage, les belles ferronneries de la porte et des balcons d'un immeuble Art Nouveau réalisé en 1904 pour l'entrepreneur de peinture en bâtiment Charles Braque, père du peintre Georges Braque qui grandit en partie au Havre, puis la « Villa Maritime » au-dessus de la plage, construite en 1890 et qui fut habitée par un certain Georges Dufayel. Cet homme d'affaires parisien, évincé de Deauville, créa en 1905 dans l'ancien village de pêcheurs de Sainte-Adresse (cf. *Maisons de pêcheurs à Sainte-Adresse*, entre 1830 et 1840 de Jean-Baptiste Corot) un lotissement balnéaire où les industriels installèrent leurs résidences d'été. L'avenue sur le front de mer fut conçue à l'image de la promenade des Anglais à Nice, le Nice havrais était né. Dès 1841, Alphonse Karr, directeur du Figaro, avait déjà lancé la station balnéaire, amenant ici toute une aristocratie. Les rues parallèles au front de mer se coiffèrent alors d'une grande diversité architecturale et d'une végétation luxuriante.



Sainte-Adresse

Nous marquons un arrêt devant la « Villa des Baigneuses » construite en 1911 en briques blondes, immeuble représentatif de l'Art Nouveau, endommagé pendant la

seconde guerre mondiale, et qui fut de 1914 à novembre 1918 le siège du gouvernement belge, la Belgique étant occupée par les Allemands. On estime qu'à cette époque il y eut jusqu'à 23.000 Belges installés dans la région du Havre dont 14.000 militaires.

Le parcours des peintres ou la révolution du regard

Nous partons pour une promenade le long du cap de la Hève qui prolonge la plage du Havre, à l'extrémité nord de la baie de Seine. Vaste et doux horizon d'eau moirée. Magie particulière par un temps gris lumineux.

Une cohorte de peintres sont venus immortaliser le lieu et lui donner une poésie intemporelle. Nous marchons dans leurs pas et écoutons les commentaires d'une guide devant chacun des lutrins représentant une œuvre.



Notre groupe le long du cap de la Hève

Entre 1864 et 1867, Claude Monet dont la tante possédait deux maisons à Sainte-Adresse réalisa là de nombreux tableaux face à la mer, notamment *La pointe de la Hève à marée basse*, 1865. La composition de l'œuvre sous un ciel chargé de nuages et le motif des chevaux qui s'éloignent à droite évoquent les peintures de Jongkind exécutées à Sainte-Adresse en 1862, l'année où ils se sont rencontrés pour la première fois. Son *Etude de mer*, 1881, montre l'intérêt qu'il a toujours porté aux changements de temps et aux aléas de la marée.

Dans *La plage à Sainte-Adresse, temps gris*, 1867, le traitement du ciel évoque certains ciels de Boudin. Valeur documentaire de cette huile datant du début des bains de mer où cohabitent sur la plage, à gauche et au premier plan, un groupe de pêcheurs, et plus loin un couple de la nouvelle bourgeoisie en villégiature.

La passerelle à Sainte-Adresse, 1908 d'Albert Marquet marque un tournant avec l'arrivée d'une nouvelle génération de peintres qui se libèrent progressivement de l'impressionnisme. Des motifs réduits à quelques signes, des silhouettes noires croquées sur le vif, rehaussées de deux touches rouges qui éclairent le tableau, tranchent avec la douceur des couleurs impressionnistes.

Avec *L'estacade de Sainte-Adresse*, 1902, Raoul Dufy réalise une de ses premières œuvres sur le thème des estacades en bois qui rythment le boulevard maritime ; là il est encore sous l'influence de Boudin et Monet, avant d'évoluer vers

un style plus personnel dissociant le trait et la couleur, illustrant la théorie de la « lumière-couleur ».

A nouveau en 1867, Claude Monet adopte un point de vue en hauteur pour sa *Terrasse à Sainte-Adresse*. Nous sommes face à une composition ouverte, conforme à la perception japonaise à trois niveaux : la terrasse, la mer, le ciel. Image paisible de la nouvelle bourgeoisie venue profiter du bord de mer.

Autant d'impressions révélatrices de sensations fugitives perçues dans ce paradis des artistes devant les reflets mouvants de l'eau, les ciels changeants, la noblesse des voiliers, les fumées des steamers, ou le spectacle du monde.

Nourris de ces belles découvertes dans l'air un peu frais du bord de mer, nous quittons la promenade au-dessus de la plage du Havre, émaillée de cabanes de couleurs.



La plage du Havre

La ville du Havre au XIX^{ème} siècle

Extraits de « Pierre et Jean », 4^{ème} roman de Guy de Maupassant écrit durant l'été 1887

Dès qu'il fut dehors, Pierre se dirigea vers la rue de Paris, la principale rue du Havre, éclairée, animée, bruyante. L'air un peu frais des bords de mer lui caressait la figure, et il marchait lentement, la canne sous le bras, les mains derrière le dos. [...] Lorsqu'il arriva place du Théâtre, il se sentit attiré vers les lumières du café Torton, et il s'en vint lentement vers la façade illuminée. [...]

Il arrivait devant le mât des signaux qui indique la hauteur de l'eau dans le port, et il alluma une allumette pour lire la liste des navires signalés au large et devant entrer à la prochaine marée. On attendait des steamers du Brésil, de la Plata, du Chili et du Japon, deux bricks danois, une goélette norvégienne et un vapeur turc, ce qui surprit Pierre autant que s'il avait lu « un vapeur suisse » ; et il aperçut dans une sorte de songe bizarre un grand vaisseau couvert d'hommes en turban, qui montaient dans les cordages avec de larges pantalons.



L'entrée du port du Havre aujourd'hui

- Que c'est bête, pensait-il; le peuple turc est pourtant un peuple marin.

Ayant fait encore quelques pas, il s'arrêta pour contempler la rade. Sur sa droite, au-dessus de Sainte-Adresse, les deux phares électriques du cap de la Hève, semblables à deux cyclopes monstrueux et jumeaux, jetaient sur la mer leurs longs et puissants regards. Partis des deux foyers voisins, leurs deux rayons parallèles, pareils aux queues géantes de deux comètes, descendaient, suivant une pente droite et démesurée, du sommet de la côte au fond de l'horizon. Puis sur les deux jetées, deux autres feux, enfants de ces colosses, indiquaient l'entrée du Havre ; et là-bas, de l'autre côté de la Seine, on en voyait d'autres encore, beaucoup d'autres, fixes ou clignotants, à éclats ou à éclipses, s'ouvrant et se fermant comme des yeux, les yeux des ports, jaunes, rouges, verts, guettant la mer obscure couverte de navires, les yeux vivants de la terre hospitalière disant, rien que par le mouvement mécanique invariable et régulier de leurs paupières : « C'est moi. Je suis Trouville, je suis Honfleur, je suis la rivière de Pont-Audemer. » Et dominant tous les autres, si haut que, de si loin, on le prenait pour une planète, le phare aérien d'Etouville montrait la route de Rouen, à travers les bancs de sable de l'embouchure du grand fleuve.

Puis sur l'eau profonde, sur l'eau sans limites, plus sombre que le ciel, on croyait voir ça et là, des étoiles. Elles tremblotaient dans la brume nocturne, petites, proches ou lointaines, blanches, vertes ou rouges aussi. Presque toutes étaient immobiles, quelques-unes, cependant, semblaient courir ; c'étaient les feux des bâtiments à l'ancre attendant la marée prochaine, ou des bâtiments en marche venant chercher un mouillage.

Juste à ce moment la lune se leva derrière la ville ; et elle avait l'air du phare énorme et divin, allumé dans le firmament pour guider la flotte infinie des vraies étoiles. [...]



E. Boudin, *Lévee de lune sur le bassin*, 1889-1894

Tout près de lui soudain, dans la tranchée noire ouverte entre les jetées, une ombre, une grande ombre fantastique, glissa. S'étant penché sur le parapet de granit, il vit une barque de pêche qui rentrait, sans bruit de voix, sans un bruit de flot, sans un bruit d'aviron, doucement poussée par sa haute voile brune à la brise du large. [...]

- Moi, quand je viens ici, j'ai des désirs fous de partir, de m'en aller avec tous ces bateaux, vers le Nord ou vers le Sud. Songe que ces petits feux, là-bas, arrivent de tous les coins du monde, des pays aux grandes fleurs et aux belles filles pâles ou cuivrées, des pays aux oiseaux-mouches, aux éléphants, aux lions libres, aux rois nègres, de tous les pays qui sont nos contes de fées à nous qui ne croyons plus à Chatte Blanche ni à la Belle au bois dormant.

Rouen, la belle normande

Le 15 septembre, dernier jour de notre périple. Après Le Havre, la cité portuaire aux austères façades de béton (on aime ou on n'aime pas ? That's the question), nous découvrons Rouen, la pittoresque.

Maisons à colombages colorées, rues commerçantes animées, grouillantes de touristes, le contraste est évident. Rouen sait séduire et nous séduira sans problème.

La cathédrale

Arrivés rive droite, nous nous retrouvons Place de la Basse vieille tour, au cœur même du quartier historique. Tout près du fleuve et non loin de la cathédrale dont nous apercevons une tour. Frédéric, notre guide, cadre les retardataires : "On brûlera les deux derniers comme Jeanne d'Arc mais de manière festive". Ambiance. Nous serons au garde-à-vous. Une fois installés dans la nef, la visite commence classiquement par les dimensions de la cathédrale. Notre mentor énumère : hauteur : 151 m (Strasbourg revendique la même chose - Record battu par Cologne en 1876), largeur de la façade : 61,60 m (record de France) ... On peut s'interroger sur cette quête de grandeur. Pourquoi tant d'efforts, des années, des siècles de travail, pour bâtir le plus vaste des édifices religieux ? Pour la gloire du Seigneur, pensons-nous. Que nenni. Pour notre guide, la réponse est tout autre. Des pyramides d'Egypte aux gratte-ciel de Dubaï, ces géants architecturaux témoignent de la puissance des hommes, et ici, à Rouen, du pouvoir de l'Eglise au Moyen-âge. Dans "La ville aux cent clochers", le religieux est partout.

Mais si l'Eglise est partout, les laïcs sont eux dans la cathédrale, dépeinte comme un grand lieu de vie. On s'y assoit sur des ballots de paille tout en y laissant gambader quelques chèvres. Tableau quelque peu dérangeant pour nous, hommes et femmes du XXIème siècle, si pétris du respect de ces lieux sacrés.

Décidément iconoclaste, notre guide vient casser toutes nos images d'Epinal : nous contemplons en fait une ruine ! Une très vieille dame à qui on a enlevé ses atours. Ces austères

colonnes grises ? Elles étaient peintes de couleurs vives, en ocre jaune, en blanc, en bleu roi. En lieu et place des tableaux contemporains accrochés aux murailles, à nous d'imaginer de chatoyantes tapisseries réchauffant les parois de leurs scènes colorées.

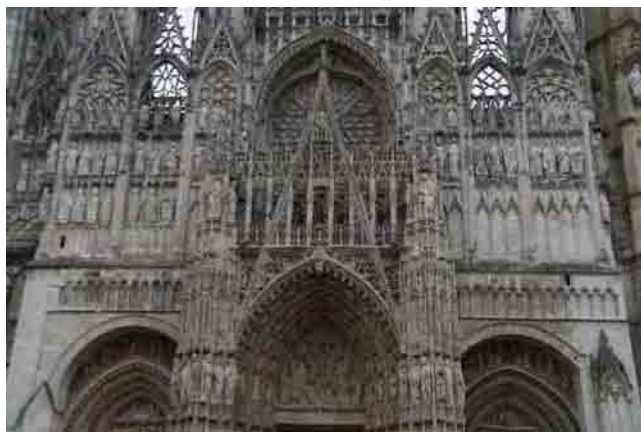
C'est entre deux rangées de saints de pierre, prophètes, évêques, apôtres, que nous allons quitter l'intérieur de la cathédrale. Ces statues qui ornaient la façade, attaquées par la pollution urbaine, ont été descendues, restaurées, remises en place. Les plus fragiles sont restées dans le déambulatoire où siégeaient autrefois les chanoines. Ils forment un long cortège devant lequel nous déambulons, avouons-le, impressionnés.



Les saints de pierre de la nef centrale.

Sur le parvis

Voici un moment attendu. Celui où nous aurons tout loisir de contempler la façade de la cathédrale. Un merveilleux livre d'images du Moyen Âge puisqu'on peut y lire toute l'évolution de l'architecture sacrée, du roman de la tour Saint-Romain au gothique et gothique flamboyant de la tour lanterne et de la tour de Beurre. Sa flèche néo-gothique, reconstruite partiellement et restaurée après la dernière guerre mondiale, était déjà, à l'époque de Monet, noir charbon, « une cheminée inachevée » d'après le rouennais Gustave Flaubert.



Façade nord de la cathédrale

«On essaie de lui donner un peu de vert, faute de feuille d'or» précise Frédéric, histoire sans doute de détrôner une fois pour toute la « concurrente », en matière de gigantisme, Strasbourg.

Mais revenons à Monet et à sa série de toiles consacrées à la cathédrale, de 1892 à 1894. La richesse des décorations sculptées de la façade fascine. Est-ce cette dentelle de pierre piégeant l'ombre et accrochant la lumière qui a donné au peintre l'idée de ce projet fou : refléter l'effet des différentes conditions météo, lumière, humidité, luminosité, ombre ou

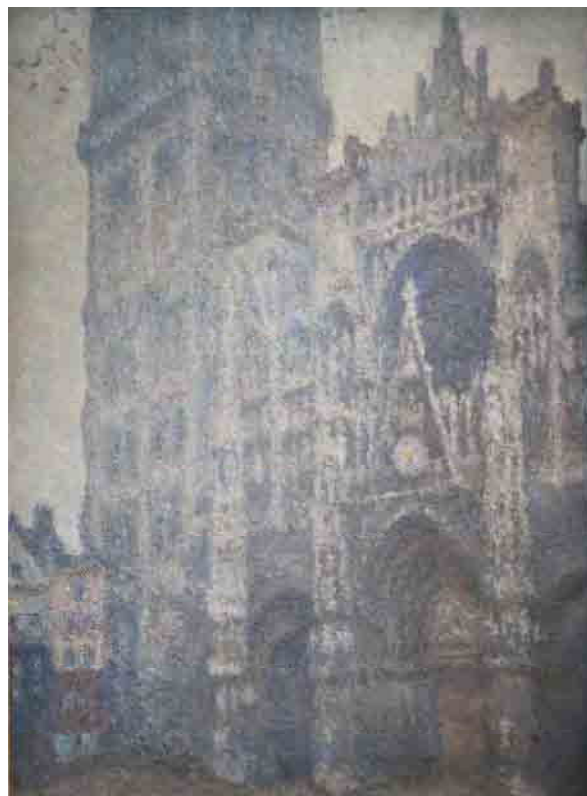


La nef centrale de la cathédrale

brume, et cela à chaque moment de la journée, de 6h du matin à 6h du soir ? Pour cela, il choisira plusieurs points de vue, au plus près, en plein air, dans la cour d'Albane où nous nous trouvons, ou bien dans des lieux plus fermés comme la boutique de lingerie sur la place, ancien hôtel des finances, ou un peu plus à distance, dans un magasin de nouveautés de la rue du Grand pont.

Comment saisir alors ces éphémères variations de couleurs - les ciels normands sont capricieux - ces mauves ou ces roses, ces jaunes ou ces ors, ces gris ou ces bleus ? Comment rendre sur la toile ces infimes nuances ? « Une chose presque

impossible à capturer » dira Monet. Un défi qui le conduit à travailler comme un fou, jusqu'à l'obsession : « Je n'arrête pas de penser à la cathédrale » écrit-il à sa femme. La série des cathédrales sera un succès. Les tableaux seront vendus jusqu'à 15000 francs pièce en 1895.



C. Monet Portail de la cathédrale de Rouen, temps gris, 1892

Nous découvrirons un peu plus tard au musée des Beaux-Arts le numéro 2 de la série, *Portail de la cathédrale de Rouen - Temps gris*. Le tableau de Monet y est bien sûr incontournable. Pour tenter de saisir les reflets si fugaces sur la pierre, l'artiste a superposé des couches de peinture, expérimenté des pigments. Un mélange de produits chimiques, parfois de mauvaise qualité, qui tend à détériorer les couleurs malgré les protections. Paradoxe que ces tableaux ayant exigé une telle recherche obsessionnelle de la perfection soient condamnés à mourir !

Séries à succès

Le succès de la série des cathédrales rouennaises ont amené d'autres artistes à travailler dans cette même veine. Ainsi Pissarro, le peintre de Rouen, avec sa série du *Pont Boieldieu*, qui réalise plusieurs versions de ce paysage urbain industriel, ou encore trois tableaux de cette rue de l'Épicerie, dominée par la cathédrale, que nous emprunterons lors de notre escapade dans la ville. Sisley, lui aussi réalise une série de tableaux sur les inondations à Port-Marly en bord de Seine. Nous retrouverons d'ailleurs un de ces chefs-d'œuvre intitulé simplement *Inondation à Port Marly* au musée. Si tous s'attachent à rendre les différentes impressions qu'occasionne la lumière sur le sujet choisi, si les peintres s'attachent à peindre à différentes heures du jour et périodes de l'année, le travail de Monet diffère. A l'inverse des autres peintres, ce n'est pas son idée de nous faire voir l'architecture. Rompant avec les règles traditionnelles, il

définit la cathédrale par quelques lignes verticales. Le haut de l'édifice échappe au cadre.

Ce qui l'intéresse, nous dit notre guide, c'est l'espace vide et la lumière qui change la pierre. En route vers l'abstraction, Monet ? Frédéric nous le laisse à penser.

La mémoire de Jeanne

Petite visite guidée à travers les ruelles du vieux Rouen. Au niveau de la rue Massacre (la rue des bouchers), impossible de manquer la merveille architecturale qu'est le Gros-Horloge. Un ensemble constitué d'un beffroi, d'une arcade Renaissance qui enjambe la rue et surmonte la magnifique horloge astronomique du XIV^{ème} siècle.



L'horloge astronomique

L'esprit joueur des édiles rouennais

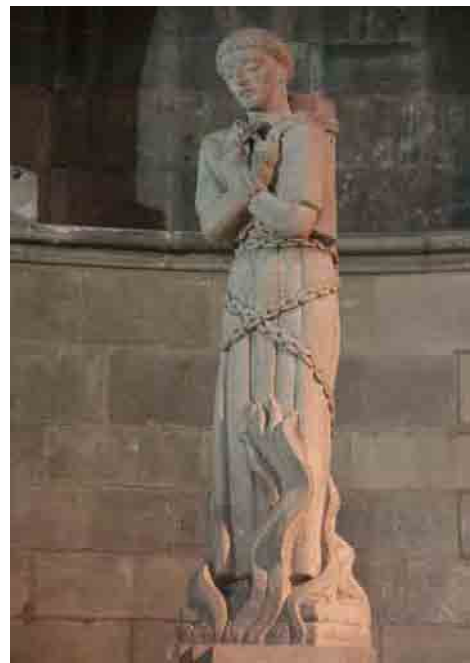
A deux pas de là, le palais de justice, ancien parlement de Normandie, l'une des plus belles réalisations de l'architecture civile au Moyen-Âge. Sa façade Renaissance porte encore les stigmates de la dernière guerre, tirs d'obus et bombardements. Mais les édiles rouennais ont l'esprit joueur : en 2020, on bouchera ces trous par des Léo multicolores, une œuvre d'art (?) de l'artiste franco-allemand Jan Vormann. Ce qui déclenchera la colère des historiens évoquant "une offense aux morts de la guerre". Frédéric, le guide, semble sur cette même ligne. Il évoque les résistants emprisonnés et torturés dans ces lieux. De même il nous signalera la tour du château de Philippe Auguste où l'on enferma la Pucelle avant son supplice. Elle sert désormais de terrain de jeu pour les amateurs d'"Escape-game". Il faut vivre avec son temps.



Les légo de Jan Vormann

Un lieu de mémoire, ça se travaille !

Sur ses conseils, nous nous dirigerons un peu plus tard vers la place du Vieux Marché, lieu emblématique du vieux Rouen, celui du martyr de Jeanne. Mais il ne fut pas que cela : ancien cimetière gallo-romain jusqu'au Moyen-Âge, site d'innombrables exécutions capitales (XVIII/XIX^{ème} siècles). Un lieu marqué par la mort depuis 2000 ans.



La statue de Jeanne

On retrouve la statue de Jeanne, adossée à la très belle église contemporaine qui porte son nom, face au lieu de son supplice marqué par une grande croix. Un mémorial à la fois civil et religieux pour l'héroïne de notre histoire de France et pour la sainte : la ville de Rouen a, semble-t-il, bien fait les choses.

Il reste qu'en plus de la plus vieille auberge de France (1345), pullulent jusqu'au centre même de la place d'innombrables bistrots, pizzerias, fast-food... On y trouve même, à quelques mètres du lieu où l'on peut se recueillir à la mémoire de Jeanne, une rôtisserie !



La rôtisserie !!!

Sans doute une énorme bétise de la part de la municipalité. Comme l'avait conclu notre guide, "un lieu de mémoire, ça se travaille." Pas à dire, il y a du boulot.

Au musée des Beaux-Arts

Il est l'un des premiers musées de France pour la richesse de ses collections (du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle). Autre atout non négligeable pour nous qui marchons "dans les pas de Jongkind" et de ses amis impressionnistes, on y trouve la plus importante collection impressionniste hors de Paris, ce que revendique aussi le musée du Havre : des Monet, Pissarro, Sisley, Renoir... mais, dommage, pas de Jongkind ! Rouen va en effet bénéficier au début du XX^{ème} siècle d'une importante donation de la part du magnat rouennais du charbon, François Depeaux.

"L'homme aux 600 tableaux" est un amateur éclairé : il sera le premier à acquérir une toile de la série des *Cathédrales* de Monet. Sa première donation sera dans un premier temps refusée par le musée. Pas question à ce moment de faire entrer dans son sein les auteurs d'une peinture jugée dégénérée ! C'est quelques années plus tard, en 1909, qu'il fera une deuxième donation de 50 tableaux, certes très inférieure à la première mais qui fait depuis lors le bonheur des amateurs d'art.

Les incontournables, Le Caravage et Vélasquez

Acquis en 1955, *La flagellation du Christ à la colonne* du Caravage, 1606/1607, présente un thème plusieurs fois traité par l'artiste, celui de la flagellation du Christ lors de sa Passion.

Au premier plan, le Christ est attaché à une haute colonne alors que ses deux bourreaux s'apprêtent à le flageller. Les personnages sont dans l'ombre alors qu'une lumière venue d'un soupirail sculpte leurs formes et éclaire leurs visages, un procédé qu'affectionne Le Caravage. Le tableau interpelle par les expressions des protagonistes. Le Christ, le visage serein, semble presque détaché de la scène, alors que ses bourreaux n'expriment pas la férocité attendue de tortionnaires. Bien au contraire, le visage du premier semble exprimer la douceur et la compassion. Contraste étonnant avec le sordide de la scène et la brutalité des gestes.



Le Caravage, *La flagellation du Christ à la colonne*, vers 1606-1607

Autre joyau du musée : *Démocrite*, de Vélasquez, encore appelé *Le Géographe*, une des deux œuvres conservées en France du peintre espagnol. Détail qui a son importance : réalisé en 1627, le tableau a été repris en 1639/1640. Le personnage a un doigt pointé sur un globe terrestre et des livres, symboles de la fonction du géographe et de son immense savoir. Mais la tenue du XVII^{ème} siècle interpelle et le visage rieur aux joues rubicondes n'exprime pas vraiment la noble sagesse du philosophe de l'antiquité grecque. Il pourrait bien être celui d'une première version de 1627 laquelle présentait un joyeux buveur le verre à la main.



D. Velasquez, *Démocrite*, vers 1630-1640

Chez les impressionnistes, deux coups de cœur pour beaucoup d'entre nous

Claude Monet, *La rue Saint-Denis, fête du 30 juin 1878*. Le tableau présente une scène de liesse populaire lors de la première fête nationale autorisée depuis la défaite de 1870 et la reprise du pouvoir par les conservateurs. Le drapeau

tricolore y était autorisé pour la première fois. Monet a su parfaitement exprimer l'enthousiasme du peuple de Paris dans des rues où triomphe partout le drapeau tricolore. Le mouvement de la foule comme montant vers le ciel est vu en plongée. Mais le rôle principal est réservé aux drapeaux bleu blanc rouge qui pavoisent les fenêtres. Peints en petites touches rapides, ils flottent et semblent claquer au vent, animant un vaste espace tout en mouvement. Au cœur de cette nuée de drapeaux, un œil attentif distingue une inscription « Vive la France » et sur un drapeau, « Vive la Rép... (ublique) ». Quelques mois plus tard sera instaurée la 3ème république. Prophétique, le joyeux tableau de Monet.



C. Monet, *Rue Saint-Denis, fête du 30 juin 1878*, 1878

Alfred Sisley, *L'inondation à Port-Marly*, 1876. Sisley a déjà peint plusieurs inondations lorsqu'il est installé à Marly-le-Roy au printemps 1875, il sera témoin de la grande inondation de 1876. Il la peindra six fois.

Tous les tableaux de cette série présentent la même scène. Seuls diffèrent les angles de vue et la lumière. Une maison, celle d'un marchand de vin, dont la façade porte l'inscription «A St Nicolas». Elle est perdue au milieu des eaux en crue de la Seine. Quelques rares présences humaines, des silhouettes en barque s'en approchent. Dans l'œuvre exposée à Rouen, aucun souci de dramatiser la scène de la part du peintre. La composition est très structurée, le ciel occupe les 2/3 de la toile et l'eau 1/3. Sur la gauche, au deuxième plan, le bâtiment solidement campé apparaît comme un élément de stabilité dans cet univers instable d'eau et de nuages. Le choix des couleurs, le gris, le marron et le blanc, donne cependant au paysage une légère connotation de tristesse. Une atmosphère très différente de celle qui se dégage de la toile plus lumineuse du musée d'Orsay : même scène mais peinte à une heure où le soleil pointait dans le ciel bleuissant. L'inondation est bien sûr aussi une belle occasion pour le peintre de traiter un motif qu'il affectionne : l'eau avec ses reflets changeants. Elle apparaît comme un parfait miroir de la maison, des poteaux et des arbres des berges, des personnages sur leurs barques. Avec ce chef-d'œuvre (et les quelques autres que nous avons pu découvrir), Sisley, peu reconnu de son vivant, nous



A. Sisley, *La Barque pendant l'inondation, Port-Marly*, 1876

apparaît comme un maître incontestable de l'Impressionnisme. Il serait même selon quelques historiens de l'histoire de l'art le plus pur dans l'esprit et dans la forme. Et vous, qu'en pensez-vous ?

Pissarro, peintre de Rouen

Si les *Cathédrales* de Monet sont mondialement connues, l'importance de l'œuvre rouennaise de Camille Pissarro fait de lui le peintre de Rouen : 69 huiles, plus de 40 gravures et de nombreux dessins.

C'est en 1883 que, sur les conseils de son ami Monet, Pissarro visite une ville dont la beauté l'éblouit. Il découvre avec bonheur ses quartiers pittoresques, la *Rue de l'Épicerie*, ses "mille clochers", mais aussi ses paysages urbains modelés par la révolution industrielle. Fasciné comme tant d'impressionnistes par l'activité trépidante de villes portuaires telles Le Havre et Rouen, il réalisera une série de 28 peintures consacrées au port et ses quais comme aux ponts qui enjambent la Seine.



Camille Pissarro, *Pont Boieldieu à Rouen*, 1896

Ainsi le *Pont Boieldieu à Rouen* donnera lieu à plusieurs versions suivant le moment du jour. Laissons l'artiste livrer sa vision personnelle du lieu : « Un motif de pont de fer par un temps mouillé, avec tout un grand trafic de voitures, piétons, travailleurs sur les quais, bateaux, fumée, brume dans les lointains, très vivant et très mouvementé ». « C'est beau comme Venise », conclura-t-il son courrier adressé à son fils Lucien.

Notre escapade dans les rues de Rouen aura été de courte durée. Il nous faut retrouver notre car pour rejoindre Paris et la gare de Lyon. Le retour confortable en TGV conclura un périple riche de découvertes et d'amitié.

Gustave Caillebotte Impressionniste et moderne

Fondation Gianadda à Martigny

2 octobre, comme un retour à « la vie d'avant ». Nous retrouvons Salah, notre chauffeur des cars Garnier, devenus Faure, aux commandes d'un car neuf et spacieux. Les soixante sièges sont occupés. Il est six heures du matin, le jour se lève à peine. Direction Martigny, Suisse, la Fondation Gianadda. Quelques anecdotes humoristiques racontées en cours de trajet par Charles, sur le pays d'où il vient, et où nous allons, nous mettent dans l'ambiance. Cette fondation nous est devenue familière. La conférence qui précède la visite, en nous présentant la vie et l'œuvre de Gustave Caillebotte (1848-1894), nous en donne les clés.

Le collectionneur : En 1872 à 24 ans, après des études de droit, Caillebotte décide de se lancer dans la peinture. En 1875, son tableau *Les raboteurs de parquet* est refusé au Salon. Très déçu et devenu héritier de la fortune de son père, il commence à acheter des toiles impressionnistes, participe aux expositions du même nom et en devient même l'organisateur. Ami de Renoir, il fréquente aussi Monet avec qui il partage son goût pour les jardins. Il décède à 46 ans, laissant à Renoir, son exécuteur testamentaire, le soin de léguer ses œuvres à l'Etat qui, après d'âpres controverses, n'en accepte que 40 sur les 69 léguées. Ces tableaux de Monet, Renoir, Degas, Pissarro, Sisley, Cézanne et Millet, sont actuellement au Musée d'Orsay, les autres sont partis aux Etats-Unis.

Le peintre : On en avait oublié le peintre qui travaillait en solitaire et ce n'est qu'en 1948 que la conservatrice du musée des Beaux-Arts de Rennes, Marie Berhaut, dresse un catalogue raisonné de ses œuvres. Il faudra attendre 1994 et une monographie réalisée par le conservateur en chef du MoMA de New-York pour qu'une première rétrospective ait lieu au Grand Palais à Paris, suivie d'une exposition en 2005 à la fondation de l'Hermitage à Lausanne.

Les œuvres : Le panel des tableaux que nous découvrons ici, une centaine allant de 1870 à 1894, témoigne de la reconnaissance méritée de ce peintre.

Les débuts : *La route à Naples*, 1872 est un de ses premiers paysages. La palette est claire, la plaine dominée par le Vésuve, un attelage écrasé par la chaleur. Caillebotte n'en est qu'à ses débuts. *Un intérieur d'atelier au poêle*, vers 1872 avec un buste de Houdon (un des plus importants statuaires français du XVIIIème siècle) au centre, les bras tendus vers deux estampes japonaises, témoigne de son goût pour le japonisme en vogue dès 1860.

Les grandes toiles : Puis Caillebotte va rejoindre avec ses pinceaux le courant naturaliste incarné par Zola. Son œuvre peut-être la plus emblématique, *Les raboteurs de parquet*, 1875 dont il exécute plusieurs versions, présente une construction savante de lignes et de courbes. Cet impressionnant tableau du musée d'Orsay (102 x 147cm) nous livre des hommes saisis dans la pénibilité de leur labeur

au sol dont les rainures augmentent la perspective, et qui s'échinent sous la lumière venue de l'extérieur dans un jeu de tons or et noirs, jaunes et verts.



Les raboteurs de parquet, 1875

Le Pont de l'Europe, 1876 est lui aussi peint à plusieurs reprises. Le plus monumental est celui du musée du Petit Palais de Genève (125 x 181cm). Son ouverture par un grand angle et son chien au premier plan, ouvrant la ligne de fuite, nous introduisent dans l'urbanisme haussmannien : larges avenues rectilignes, immeubles cossus et beauté magnétique des structures métalliques imposantes. Époque du tournant industriel, essor de la métallurgie, mais solitude de l'homme en tenue d'ouvrier, accoudé sur le parapet du pont.



Le Pont de l'Europe, 1876

Caillebotte s'attarde sur le milieu ouvrier parisien avec *Les peintres en bâtiment*, 1877 dont la version définitive affiche une taille de 89 x 116 cm. Un ensemble sévère. Une perspective audacieuse en camaïeux de beige. L'architecture géométrique des façades uniformes dégage une certaine froideur. On s'attarde sur la devanture d'un marchand de vins en bas de laquelle se devine un alignement de bouteilles. Un ouvrier est sur l'échelle, c'est presque du Zola, l'atmosphère touche au tragique. Comme en écho, l'huile sur toile *Dans un café*, 1880 (115 x 115 cm, musée de Rouen) sur fond noir teinté de pourpre, interpelle sur le thème

récurrent de l'alcoolisme dans les années 1875-1880. Le personnage central, un bourgeois pensif, le regard quelque peu altéré, s'impose à nous par son expressivité.

Les balcons : Le thème pictural du Paris moderne revient avec la série des balcons. Caillebotte fait vibrer les couleurs dans *Un balcon, boulevard Haussmann*, 1880 : le vert des frondaisons souligne la perspective face au rouge de la toiture de l'immeuble des Galeries Lafayette en face. Alors Caillebotte, passionné du modernisme urbain ? Pourtant ses deux personnages au balcon, enfermés chacun dans leur solitude, inspirent plutôt de la mélancolie.



Un balcon, boulevard Haussmann, 1880

Toujours adepte de la perspective depuis la hauteur, le peintre, avec sa très impressionniste toile du *Boulevard des Italiens*, 1880, magnifie le haut de l'immeuble du Crédit lyonnais cette fois. Vision en plongée sur la rue grouillante de monde. Et l'on aperçoit l'extrémité du balcon dont on distingue la balustrade aux volutes décoratives.

Enfin une autre très célèbre toile : *Intérieur, femme à la fenêtre*, 1880 (116 x 89 cm) qui souligne encore l'incommunicabilité entre la femme vue de dos qui regarde à la fenêtre et l'homme lisant le journal. L'intérieur bourgeois très raffiné est fortement marqué par deux masses verticales noires que sont le rideau et la robe.



Intérieur, femme à la fenêtre, 1880

Les paysages : Autre source d'inspiration en contraste, la propriété familiale d'Yerres en Seine-et-Oise, acquise par le père en 1860 : *Le parc d'Yerres*, 1877, où le vert et le rouge du massif de fleurs sont en ordonnancement parfait, suivant la courbe de l'allée.



Le parc à Yerres, 1877

Et *Le jardin potager à Yerres* de la même année, rigoureusement structuré, jouant sur les lumières et les ombres à contre-jour. Lieu enchanteur des années de jeunesse à l'époque de l'engouement croissant pour l'art des jardins.



Le jardin potager à Yerres, 1877

Caillebotte va s'installer en 1881 au Petit Gennevilliers, en bord de Seine face à Argenteuil pour développer son jardin et installer son atelier nautique, lui l'architecte et concepteur de bateaux. Sa toile *Séchage du linge au Petit Gennevilliers*, 1888-1892, univers domestique d'ordinaire banal, est traitée avec une hardiesse inattendue et un brio sidérant qui lui donne un caractère irréel et poétique.



Séchage du linge au Petit Gennevilliers, 1888-1892

Les régates : Adepte des régates et du canotage, Gustave Caillebotte possède plusieurs embarcations et dessine lui-même jusqu'à sa mort en 1894 les plans des voiliers qu'il fait construire ensuite. *Régates à Argenteuil*, 1893 est une marine magistrale de grand format (157 x 117cm) : au premier plan à droite, son dernier voilier de course et un jeu de reflets des voiles blanches sur l'eau dont on perçoit l'infime mouvement.



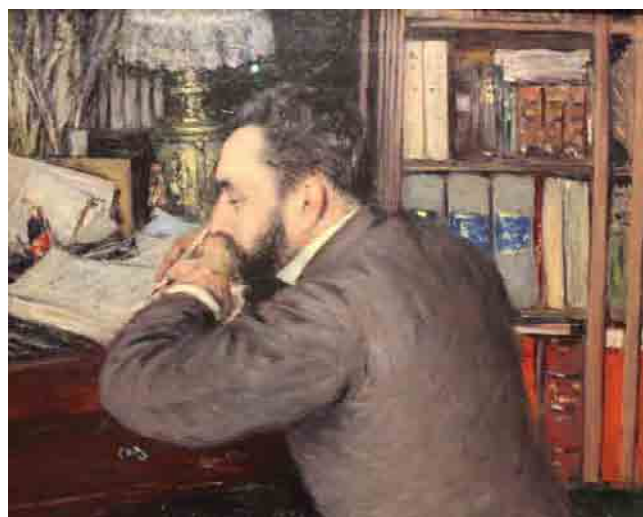
Régates à Argenteuil, 1893

Ce balancement ininterrompu de l'eau est un thème récurrent dans plusieurs tableaux de voiliers, de même que la Seine à Argenteuil est peinte à multiples reprises, toujours différente. Le *Petit Bras de la Seine près d'Argenteuil*, 1887 est un fragment de nature fascinant, mêlant les reflets de feu dans l'air mouvant du ciel, à la surface irisée de l'eau prise entre les pointes de terre arborée. Mélange abouti des quatre éléments.



Petit Bras de la Seine près d'Argenteuil, 1887

Les portraits : Les portraits aussi sont intéressants : ceux des femmes, Mme Auguste Renoir, Mme Martial Caillebotte, ceux des hommes, son ami Richard Gallo, son majordome Jean Daurelle. Arrêtons-nous sur celui d'*Henri Cordier*, 1883. Accoudé sur un lutrin dans son cabinet de travail, le savant sinologue, pris en oblique devant les rayons bien garnis d'une bibliothèque, semble être peint à son insu. Pose inhabituelle du modèle et jeu du clair-obscur, comme un tour de force.



Henri Cordier, 1883

L'*Autoportrait au chevalet et aux pinces*, 1879, à l'âge de 30 ans, assure une représentation de soi ambitieuse, en blouse-ridingote noire élégante, pinces en mains devant la toile du *Bal du Moulin de la galette*, affirmant par-là fièrement son statut d'artiste.



Autoportrait au chevalet et aux pinceaux, 1879

Les fleurs : Terminons par l'abondance lumineuse des tableaux de fleurs, pour la plupart projets de décoration pour son domicile du Petit Gennevilliers. Le jardin s'invite alors à l'atelier.

Les *Capucines*, vers 1892 envahissent la toile, éclatantes entre les nuances de vert de leurs feuilles, clin d'œil au kakémono japonais. Les *Orchidées*, 1893, évoquant l'exotisme colonial, donnent un rendu élégant et sensuel sous le regard appuyé du peintre qui les cultive chez lui sous serre.



Orchidées, 1893

Enfin les *Chrysanthèmes blancs et jaunes*, 1893, fleurs déjà très populaires, s'offrent dans une stylisation japonisante. Elles deviendront fleurs de cimetières à partir de 1919 après que Clémenceau eut dit « Allez fleurir les tombes de vos disparus ».

Nous avons beaucoup apprécié cette exposition de toiles rares qui clôt le cycle consacré aux impressionnistes à la Fondation Gianadda.



Notre groupe à la fondation Gianadda

Le petit train de Martigny



Le petit train

Il nous restait un peu de temps pour découvrir avec le petit train touristique les curiosités de la ville.

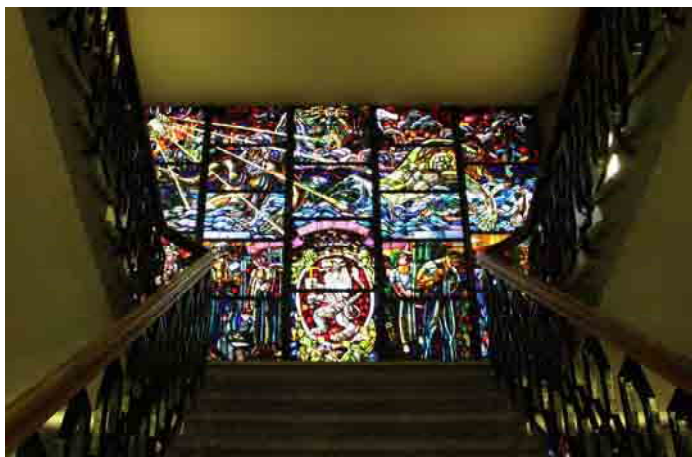
Les dix-sept vitraux de Hans Erni (1909-2015) dans la



Un vitrail de Hans Erni

chapelle protestante construite en 1932 par le grand-père de Léonard Gianadda constituent un ensemble unique nimbé de couleur et de lumière. Ces vitraux inspirés de scènes de

la Bible et influencés par la pensée humaniste ont été créés en quatre étapes par l'artiste alors âgé de 102 et 104 ans. La verrière de l'Hôtel de Ville est un trésor du patrimoine valaisan, la plus belle de Suisse, nous dit-on. Réalisé par le peintre-verrier Edmond Bille (1878-1959) en 1948, ce vitrail monumental de 55 mètres carrés retrace, en continuité sur trois étages, l'histoire de Martigny. Impressionnant.



L'escalier de l'Hôtel de Ville

Le parcours se poursuit sur une petite route abrupte et sinueuse par-delà les vignes en terrasses jusqu'au château de

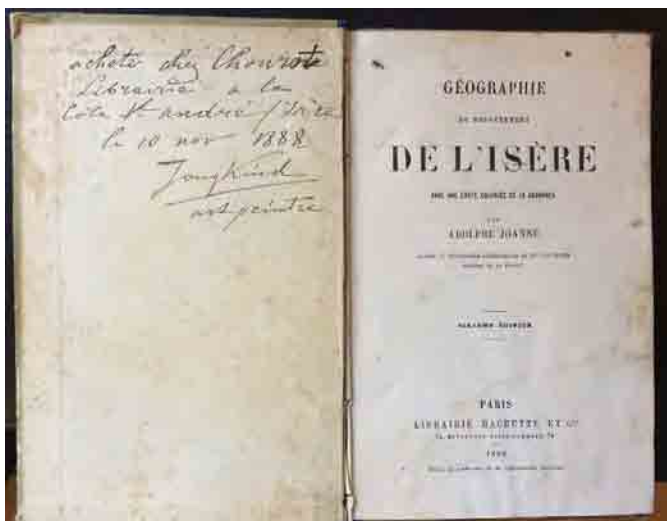
la Bâtiaz surplombant la cité blottie dans la courbe du Rhône. Construit au XVIème siècle sur un emplacement stratégique, il permettait de contrôler une partie des échanges entre le nord et le sud des Alpes, puis de bloquer l'avancée des Savoyards. Il reste aujourd'hui la tour, très bien conservée.



La tour du château de la Bâtiaz

C'était alors l'heure du retour. Le temps d'un arrêt pique-nique offert par l'association en Haute-Savoie à Yvoire, et nous sommes arrivés dans nos Terres froides vers 23 heures.

Une dédicace rare, ou les hasards de l'amitié



Cette petite géographie du département de l'Isère selon Adolphe Joanne, nous devons être nombreux à la posséder dans des éditions diverses. Mais dans sa première édition et avec une telle « dédicace », c'est une petite pièce de musée ! Je suis « tombé dessus » chez un vieux copain giérois exilé

volontaire en Bretagne, Yves D. Mais comment a-t-il bien pu en hériter ?

Premier fil à suivre, sa famille est originaire de La Côte-St-André. Plusieurs générations y sont nées. Lui-même se souvient avoir passé des vacances et des week-ends dans la maison à côté de la villa Beauséjour avec ses grands-parents.

Deuxième fil, le plus intéressant, une branche de cette famille gérait un restaurant proche de la villa Beauséjour. D'ailleurs, la villa devient l'hôtel Beauséjour au début du XXème siècle et appartient alors à un certain Joseph Delangre, arrière-grand-père du copain...

A partir de là, nous entrons dans les hypothèses et des souvenirs familiaux estompés par les générations : le « père Jonquille » devait bien entendu se rendre de temps en temps dans ce restaurant voisin. Et selon la saga familiale, il payait parfois avec une aquarelle... (Celles-ci auraient disparu lors d'un grand nettoyage ou un déménagement, au grand dam de la famille...). La petite géographie aurait pu suivre le même chemin et survivre à la dispersion ?

Affaire à suivre ?... Jean-Bernard Despois.

Retour sur «Jongkind 1819-2019 Nouveaux Regards»

Ce fut une riche initiative qui eut un très beau succès populaire, prolongée par l'exposition « Jongkind » au musée Hébert. Des adhérents ont voulu marqué le souvenir de cet événement en éditant deux albums photos imprimés, particulièrement réussis :

Marie-Anne Traveaux a réalisé un beau catalogue de l'exposition du musée Hébert avec une reproduction des œuvres et des textes de l'exposition.

Lydia Martinez, aidée de Nicole Laverdure et de Martine Guétaz, a pour sa part publié un album photos retraçant les principales étapes de ce bicentenaire avec la reproduction de quelques-unes des œuvres exposées à Val-de-Virieu et La Côte-Saint-André.

Ces deux albums sont consultables sur les stands de l'association et éventuellement à la demande.



Assemblée Générale du 20 Mars 2021

En raison des mesures administratives interdisant les rassemblements collectifs pour des motifs sanitaires liés à l'épidémie de Covid-19, le Conseil d'Administration de notre association, réuni le 11 Février 2021, a décidé que l'assemblée se tiendrait à huis-clos (c'est-à-dire hors présence physique de ses membres), avec consultation écrite et vote par correspondance, le 20 Mars 2021 à 10 heures à Val-de-Virieu, commune où est sis son siège.

Le CA a également décidé de valider le fonctionnement de notre association pour les années 2019 et 2020 avec des rapports séparés pour chacune des deux années.

Le Bureau de l'Assemblée est composé du Président, Joseph Guétaz, de la vice-présidente Nicole Laverdure, de la secrétaire Maryvonne Auffinger, de la trésorière Fabienne Auffinger et de Marie-Carmen Reynaud, Noëlle Gasnier, Martine Guétaz, Serge Reynaud et Eric Gasnier, cinq membres du Conseil d'Administration, préalablement définis le 11 Février 2021, en cours de réunion, et présents physiquement.

Les documents suivants, nécessaires à leur information, ont été adressés à chaque adhérent, par voie postale, le 5 Mars 2021, à savoir :

- Convocation de l'Assemblée et ordre du jour
- Rapport moral des exercices 2019-2020
- Rapports d'activités des exercices 2019 et 2020

- Rapports financiers des exercices 2019 et 2020
- Projets 2021
- Liste des candidats au Conseil d'Administration
- Un bulletin de vote concernant les 5 rapports soumis à l'AG
- Un bulletin de vote pour l'élection des membres du conseil d'administration
- Les modalités de vote à distance précisant notamment le 17 Mars 2021 comme date d'échéance limite d'envoi des bulletins de réponses.



Notre assemblée générale du 20 mars 2021 à huis-clos

Outre les différents rapports et les bulletins de vote, chaque adhérent a reçu une enveloppe pour les bulletins de vote anonyme et une enveloppe à l'adresse de l'association pour l'envoi postal du bulletin de vote.

Ont effectué un vote par correspondance 130 membres sur un total de 162 inscrits. Le quorum est donc atteint.

L'identité des membres ayant voté par correspondance est mentionnée sur la liste des participations annexée à ce

procès-verbal de même que le résultat de la consultation écrite pour chaque décision.

Ces documents sont certifiés conformes et sincères.

L'ensemble des décisions sont prises à la majorité des suffrages exprimés. Le CA se félicite de la participation de plus de 80% des adhérents aux votes par correspondance.

Assemblée générale 2022

**Elle se tiendra le samedi matin 26 mars 2022
à la salle du Peuple à Val-de-Virieu.**

**L'après-midi, comme chaque année, elle sera suivie d'une
conférence mais nous n'avons pas encore la confirmation du
nom de l'intervenant.**

Sommaire

Page 1 :	Le mot du Président
Pages 2 à 5 :	Vie de l'association
Pages 6 à 11 :	Visite du musée Ravier et de la vieille ville de Morestel
Pages 11 à 25 :	Voyage en Normandie
Pages 26 à 30 :	L'exposition Caillebotte et visite de la ville de Martigny
Page 30 :	Une dédicace de Jongkind
Page 31-32 :	Assemblées générales et informations diverses

Textes et photos : Maryvonne Auffinger, Charles Bernardi, Gisèle Bouzon-Durand, JB Despois, Danielle Ferra, Guy Fournier, Martine Guétaz, Joseph Guétaz, Michel Hamaide, Annie Maas, Lydia Martinez, Dominique Masson, Marie-Carmen Reynaud, Serge Reynaud.

Mise en page : Guy Fournier.

Impression :  26 rue de l'Hôtel de Ville - 38110 La Tour-du-Pin.

Association «Dans les pas de Jongkind en Dauphiné»

Mairie Val-de-Virieu 2 rue de Barbenière 38730 Val-de-Virieu

Téléphone : 06.70.71.41.78 Site : www.jongkind.fr Mail : jongkind@free.fr

Notre association est soutenue par :

